THÉATRE NATIONAL DE L'OPÉRA-COMIQUE

LA
REINE FIAMMETTE

LIVRET EN QUATRE ACTES ET SIX TABLEAUX

D'APRÈS LE CONTE DRAMATIQUE DE

CATULLE MENDÈS

MUSIQUE DE

XAVIER LEROUX

PRIX NET : 1 FRANC.

PARIS
CHOUDENS, ÉDITEUR
30, BOULEVARD DES CAPUCINES, 30

1904

LA REINE FIAMMETTE

LIVRET EN QUATRE ACTES ET SIX TABLEAUX

Représenté pour la première fois
sur le Théatre National de l'Opéra-Comique, le 23 décembre 1903.

Direction de M. Albert Carré.

LA

REINE FIAMMETTE

LIVRET EN QUATRE ACTES ET SIX TABLEAUX

D'APRÈS LE CONTE DRAMATIQUE DE

CATULLE MENDÈS

MUSIQUE DE

XAVIER LEROUX

PRIX NET : 1 FRANC.

PARIS

CHOUDENS, ÉDITEUR

30, BOULEVARD DES CAPUCINES, 30

1904

PERSONNAGES

DANIELO	MM.	MARÉCHAL.
GIORGIO D'AST		J. PÉRIER.
CÉSAR SFORZA		A. ALLARD.
CASTIGLIONE		CARBONNE.
JEAN CESANO		JAHN.
LUCAGNOLO		DELVOYE.
POMPEO CORTEZ		DUTILLOY.
JEAN VASARI		MINVIELLE.
LE PROMOTEUR		GIRAUD.
ORLANDA	Mmes	GARDEN.
MÈRE AGRAMANTE		J. PASSAMA.
PANTASILÉE		TIPHAINE.
CHIARINA		CORTEZ.
ANGIOLETTA		DUMESNIL.
VIOLETTE		VAUTHRIN.
VIOLINE		A. PERNOT.
VIOLA		R. LAUNAY.
POMONE		DAFFETYE.
MICHELA		DELMAI.
FLORA		A. COSTÈS.
PREMIER JEUNE GARÇON		LINSÈME.
DEUXIÈME JEUNE GARÇON		RACHEL.
UNE PENSIONNAIRE		JULLIOT.

CLARISSES, PENSIONNAIRES, COURTISANES, ZINGARI, COURTISANS, FRANCISCAINS, GARDES, ETC.

Directeur de la Musique : M. A. MESSAGER.
Directeur de la Scène : M. A. VIZENTINI.
Chef du Chant : M. PIFFARETTI.
Chefs des Chœurs : MM. Félix LEROUX et ARCHAIMBAULT.
Divertissement de Mme MARIQUITA.
Costumes dessinés par M. Ch. BIANCHINI.
Décors de M. JAMBON (2e, 5e, et 6e Tableaux).
M. JUSSEAUME (3e et 4e Tableaux). — M. E. RONSIN (1er Acte).

LA REINE FIAMMETTE

ACTE PREMIER

La cour d'une auberge — dont on voit l'enseigne tournante, avec ce souhait : Spes hospes ! — sous des poutres formant tonnelle entre les deux bâtiments, au flanc de la colline. Derrière trois piliers, au fond, passe la route qui monte de gauche à droite, tourne et se perd. Dans la même cour, où fleurissent des branches de citronniers et de myrtes, sont suspendus, partout, aux murs, aux arbustes, des faisans et des guitares, des pintades et des mandores. Sur un pan de mur, cette peinture, fresque grossière : une déesse renversée par un faune, avec ces mots confusément écrits : *Nunc est amandum, nunc p... libero pulsanda Venus*, parmi des chutes de vignes folles et de clématites. Sur la façade de droite monte un escalier tournant vers une porte dans le mur ; cette porte s'ouvre sous un auvent d'où retombent des glycines ; au premier plan, du même côté, une petite porte basse ; plus haut une crédence surchargée de volailles rôties, parées de leurs plumes, et de flacons.

Dans la façade de gauche s'ouvre, au second plan, une sorte de portique bas, avec des vignes d'où pendent des grappes dorées de raisin muscat.

Çà et là des sièges d'écorce.

Au delà des trois piliers, au fond, et de la route montante, se creuse une vallée ; on aperçoit un des bras du Reno, qui vient de gauche, appa-

raît un instant, tourne et disparaît, caché par la colline; des barques entre les rives fleuries du fleuve.

Tout à fait au lointain, dans le jour ensoleillé, la ville de Bologne, blanche parmi des jardins grimpants, et la tour des Asinelli, et le palais de la reine.

Une impression de lumière chaude et dorée, de joie et d'espace. C'est la fin de l'après-midi.

SCÈNE PREMIÈRE

LUCAGNOLO, DEUX JEUNES GARÇONS SERVANTS DE LUCAGNOLO, EN COSTUMES FANTASQUES, UNE PETITE MANDORE AU DOS, UN PÈLERIN.

Pendant qu'au loin sonnent des guitares, Lucagnolo, l'hôtelier, jeune, gras, joli, vêtu de couleurs vives, l'air effronté d'un Mascarille ou d'un Sbrigani, et les deux jeunes garçons, sur une échelle ou au bas d'une échelle, cueillent des grappes, les reçoivent dans des corbeilles.

LUCAGNOLO

Le Corsaire de Barbarie
N'aime pas qu'on rie...

PREMIER JEUNE GARÇON

Et quand on pleure il est joyeux!...
En cueillant :
Quelle grappe!...

DEUXIÈME JEUNE GARÇON

O muscats
Délicats !

PREMIER JEUNE GARÇON

Cueille !

LUCAGNOLO

Attrappe !...

Le pèlerin, pendant ce temps, descend la route. Il heurte du bâton un poteau ou la porte, désigne la rivière dans la vallée. Lucagnolo se retourne.

LE PÈLERIN

Ce fleuve ?

LUCAGNOLO

Le Reno, qui chante ! L'air de l'eau
Incline des frissons de myrte et de bouleau
Vers des barques de folles fées
Amoureuses, par tous les baisers décoiffées !

LE PÈLERIN

Cette ville ?

LUCAGNOLO

Bologne, avec sa noire tour.
Ciel de ramiers ! nid de vautour !
Mais les jardins de joie étagent leur verdure

Enchantée où l'amour est une fleur qui dure;
Et là-haut, de soleil paré
Comme une ruche sur l'Hymette,
Luit le palais rose et doré
De la reine Fiammette !

LE PÈLERIN

Et c'est ici l'auberge d'un certain...

LUCAGNOLO

Lucagnolo ! — qui fut le jouet du destin !

Clerc fantasque.
Tête à l'envers,
Pour une frasque
Ou pour des vers.
Des barbacoles,
Vieillards retors.
Le mirent hors
De leurs écoles.
Si bien qu'il dut humilier
Ses chimères
Jusqu'à ces fonctions amères
D'hôtelier.
Mais son cœur resta clair comme un rubis sans tare
Et je tourne la broche en pinçant ma guitare !

Il offre au pèlerin un plat où un faisan doré s'éploie.

LE PÈLERIN,

plus bas.

Un jeune clerc vêtu de noir
Vint hier soir
Dans ton auberge ?

LUCAGNOLO

Fier comme un condottiere et doux comme une vierge !
Si fier, qu'on pense voir descendre d'un tableau
Le demi-dieu Michel ou l'archange Apollo
Quand il lève sa face au regard de jeune aigle !
Si doux, les bras en croix, l'œil clos selon la règle,
Qu'il semble, avec sa joue encore sans duvet,
Une nonne glissant du Parvis au Chevet.

Montrant la porte au haut de l'escalier.

Il loge là.

LE PÈLERIN

Bien.

Avec un geste vers la droite :

Cette porte ?

LUCAGNOLO,

confidentiel.

Celle
D'une cellule qui recèle
Parfois de doux reclus...
Deux couverts, jamais plus.

LE PÈLERIN

qui va vers la porte, et se retourne.

Chante !

LUCAGNOLO

Hein ! quelles chansons
Vous plaît-il d'entendre ?
Un air bouffe ? un air tendre ?

Le pèlerin est entré. Sur le revers de la porte, il y a une tête d'Amour joufflu, le doigt sur la bouche, avec ces mots autour : *Ama ! Bibe! Sile!*

LUCAGNOLO

A moi, garçons !

Il chante.

Le Corsaire de Barbarie
N'aime pas qu'on rie
Et quand on pleure il est joyeux.

PREMIER JEUNE GARÇON

Lina vive comme les merles
Dit : « Je veux trois perles
Pour une larme de mes yeux .»

LUCAGNOLO

Le Corsaire de Barbarie
Dit : « Prends-les, chérie,
Et pleurez vite, jolis yeux ! »

DEUXIÈME JEUNE GARÇON

Mais Lina dit : « Pour que je pleure
Il me faut sur l'heure
Trois saphirs verts, trois béryls bleus.
Et je veux aussi,
Pour pleurer ici,
Colliers
Et dagues,
Milliers
De bagues,
Rubis,
Lapis...

PREMIER JEUNE GARÇON

Lazulites...

DEUXIÈME JEUNE GARÇON

Mellites,
Chrysoprases,
Topazes...

LUCAGNOLO

Et je veux encor,
Pour mes larmes d'or,
Des forts,
Des villes,
Des ports,

Des îles,
Des ponts,
Des monts,
Tyr, Florence.
Pampelune,
La France,
La lune ! »
Le Corsaire de Barbarie
Dit : « Prends tout, chérie »...

ENSEMBLE

Elle prend les joyaux donnés,
Elle prend la lune et la France,
Elle fait la révérence
Et lui pouffe de rire au nez !

LE PÈLERIN

qui sort de la chambre et referme la porte.

On peut entendre et voir.

Giorgio d'Ast, au dehors, monte la côte, suivi de quelques serviteurs.

LE PÈLERIN

jette une bourse à Lucagnolo.

Pars ! — Et ne reviens pas.

Avec les deux jeunes garçons, Lucagnolo s'en va, en faisant sonner la bourse.

SCÈNE II

LE PÈLERIN, GIORGIO D'AST.

GIORGIO D'AST,
au pèlerin.

C'est toi qui m'as
Écrit?...

LE PÈLERIN

Oui.

GIORGIO D'AST

Que des faits prochains, d'une très haute
Importance?...

LE PÈLERIN

Oui.

GIORGIO D'AST

Mes gens sont au bas de la côte.
Armés contre les gueux errants.
C'était un piège, — et je t'y prends.

Il va vers le fond, il fait un signe d'appel.

LE PÈLERIN

Monsieur, dans le temps où nous sommes,
Quel est le plus puissant des hommes
Après le pape et l'empereur?...

GIORGIO D'AST

Ma foi,

Le cardinal neveu, César Sforza.

LE PÈLERIN

C'est moi.

Giorgio d'Ast s'approche, très surpris. Le pèlerin ôte son grand chapeau. Giorgio hésite à le reconnaître. Le pèlerin élève sa main droite où brille l'anneau cardinalice. Giorgio s'incline avec un très profond respect et baise l'anneau. Le cardinal indique l'une des escabelles et s'assied lui-même de l'autre côté de la table, presque au milieu du théâtre.

Vous êtes marquis de Tarente,
Monsieur. L'hymen vous apparente
Aux maisons de Spolète et de Cagliari.
Vous êtes presque roi, même, étant le mari
De cette reine enfant qu'à Bologne on adore.
Je vous plains : presque roi, l'on est sujet encore,
De plus près. Au surplus, notez
Que ce tas fourmillant de duchés, de comtés,
De royaumes, enfin nous gêne.
Florence et ses gonfaloniers,
Sienne rouge de sang, Côme noir de charniers,
Venise, Milan, Pise et Gêne,
Chaque ville ayant son héros, monstre ou faquin,
Pérouse Baglione, et Bergame Arlequin,
Dépiècent l'Italie, autrefois vaste toge
Sur le monde étendue, en haillons que le doge,
Le roi, le duc, chacun vers soi tire et découd ;

Mais nous en rejoindrons les morceaux bout à bout
Pour en faire, le pape et moi, car Dieu nous mène,
Votre nappe d'autel, sainte Église romaine !

Et Bologne, en fleurs comme un coin
De paradis, surtout nous fâche et nous attire,
Avec sa jeune reine Orlanda que de loin
On entend rire.
On la nomme souvent *A* (*)
Fiammette ? oui, c'est la flamme au vent
Vive et changeante !
On voit, dans ses jardins,
Que le matin les dore ou la nuit les argente,
Rôder en costumes badins
Trois folles, d'où s'envole
Un chant futile et caresseur,
Et leur marotte est sœur
De son sceptre frivole. *B* (*)
Avec des fleurs au chaperon
Les conteurs d'un décaméron
L'amusent de quelque sornette
D'amour heureux...
Duc ! il est dangereux
Que le nid jase haut quand l'épervier le guette.

D'ailleurs, en son caprice fier,
Orlanda tout imbue
Des erreurs de Luther...

(*) *Coupure théâtrale.* — On peut passer de *A* à *B*.

GIORGIO D'AST

Croyez-vous, monseigneur, que le vieux Cimabue
Et l'Angioletto qui vit Cypris au bain
Aient valu le divin Raffaello d'Urbin?

CÉSAR SFORZA

Vous raillez?

GIORGIO D'AST

Foin des politiques!
Je suis fameux dans les boutiques
Des orfèvres. Palerme autrefois m'a banni
Parce qu'un soir, avec ce fou de Cellini,
Nous avons dagué. le bras sous la mante,
Trois fats qui préféraient Bramante
Au divin Michel-Ange, âpre, énorme, infini!
Par Bacchus, l'intrigue et la guerre
Ne me tenteront guère
Tant que des peintres dieux mettront
Le ciel dans leurs peintures
Et tant que les Vénus de marbre sans ceintures
Et la Naïade nue avec son urne au front,
Dans mes jardins peuplés de blancheurs, souriront!

CÉSAR SFORZA

Tu mens.

Un mouvement de Giorgio.

Ote le masque ! allons, je te connais,
Ta femme, tu la hais.

GIORGIO D'AST

Chimère !

CÉSAR SFORZA

Tu la hais,
Gueux sans blason, issu d'une fille de joie
Et d'un marchand lombard
Qui, père un peu trop tard,
Te fit vêtir de soie
Et te laissa bâtard,
Tu la hais, marquis dérisoire,
Parce qu'elle est la claire gloire
Qui t'illumine, obscur ; parce que tu lui dois
L'or, les honneurs, la cour servile,
Tout ! jusqu'aux bagues de tes doigts.
Et lorsque par la ville
Tu vas
On dit : « C'est le mari de la reine », et non pas :
« C'est Giorgio ». Sur ma vie, un rêve affreux te hante
Même à l'heure charmante
Où de n'être que femme Orlanda s'embellit...
Et tu ne songes qu'à son trône, dans son lit.

GIORGIO D'AST

Que m'offrez-vous ?

CÉSAR SFORZA

Ce trône. Oui. La petite Flamme
S'éteindra.

GIORGIO D'AST

Par moi?

CÉSAR SFORZA

Non. Sois neutre. Mais sois prêt
A régner, pour ta gloire, et dans notre intérêt.

GIORGIO D'AST

Quelle trame
Formez-vous donc? Quels sont les moyens concertés?

SFORZA

Écoutez.

SCÈNE III

LES MÊMES, puis PANTASILÉE, POMONE, MICHELA, FLORE, ANGELICA, JEAN CESANO, JEAN VASARI, POMPEO CORTEZ.

Depuis un instant, un bruit lointain de hautbois et de violes. C'est de la vallée invisible que montent ces bruits légers. Maintenant, des voix de femmes, très vagues, s'y mêlent.

LES VOIX CHANTANTES

Les abeilles disent aux fleurs :
« Accueillez-nous dans les chaleurs
« De vos calices peu farouches. »
Les baisers disent à nos bouches
Ce que l'abeille dit aux fleurs.

GIORGIO D'AST

Je reconnais ces voix — et je reconnais même
Les chanteuses ! Voici Micheletta qu'on aime
Pour ses yeux ingénus
Et sa bouche endiablée ;
Angelica qui porte autour de ses bras nus
Les annelures d'or d'une couleuvre ailée ;
Et Pomone et Fiorelle et la Pantasilée
Qui n'a jamais su refuser
Un sourire le jour ni la nuit un baiser !

LES VOIX CHANTANTES

Le tiède avril dit à la neige :
« O froide neige, quand pourrai-je
Te fondre à mes rayons vainqueurs ? »
Les amours disent à nos cœurs
Ce que l'avril dit à la neige.

Les voix sont plus proches. Apparaissent au courant du fleuve, entre les branches fleuries, des jeunes femmes et des jeunes hommes couchés dans des barques ; des musiques accompagnent les voix.

SFORZA

Ils viennent ! — Entrez là.

Les jeunes hommes et les belles filles, éclatants et joyeux, entrent dans un tumulte de fête. Toutes les couleurs riantes et folles, toutes les grâces, tous les rires.

Elles entrent par la gauche, en fuyant devant la poursuite libertine de leurs compagnons. — Toute cette scène jouée aussi vite que possible, dans beaucoup de vie et de tumulte. Malgré la diversité, en apparence éparse, du dialogue, elle doit former une seule ligne rythmique.

(*) JEAN CESANO

Pomone !

VASARI

Michela !

POMPEO CORTEZ

Flore !

POMONE

A l'aide !

MICHELA

On me vole !

FLORE

On me tue !

CASTIGLIONE

Angélique !

Vous avez le profil de la Rachel biblique.

(*) En cas de suppression à la scène des rôles de Flore, Michela, Jean Cesano et Jean Vasari, Pomone chantera son rôle et celui de Michela, Pantasilée chantera également Flore, Castiglione le rôle de Cesano et Pompeo Cortez celui de Vasari.

PANTASILÉE
s'interposant entre Castiglione et Angelica.

Eh ! bien, allez garder les troupeaux chez Laban !

CASTIGLIONE

Dites un mot, houri, je coiffe le turban,
Et j'ai mon paradis dans une perle !

POMPEO

Donne
Tes fleurs, Flora !

JEAN CESANO

Donnez vos pommes, ô Pomone !

FLORE

Non !

POMONE

Laissez-nous !

PANTASILÉE
avec une candeur maniérée.

Jésus ! serait-ce un guet-apens ?
Notre jeune ignorance ignorait les serpents
Et jamais on ne vit d'Èves plus ingénues.
Nous espérions en nos honnêtes retenues
Qu'en route on cueillerait des fleurs aux buissons verts...
Mais vous, soudainement terribles et pervers,

Sans que le cri tremblant de nos pudeurs vous touche,
Vous nous baisez la main, les bras, les yeux, la bouche!...
Et voici nos rubans tout sens dessus dessous.
Hélas! méchants seigneurs, que voulez-vous de nous?

CASTIGLIONE

Pardieu, je t'aime ainsi, sainte Pantasilée!

JEAN CESANO,
à Pomone.

Je t'adore, nonnain!

POMPEO
à Flora.

Lys!

JEAN VASARI
à Michela.

Neige immaculée!

CASTIGLIONE

Ange sans rien d'humain!

En lui regardant la gorge :

Ni d'artificiel!

PANTASILÉE

Des anges, soit! qu'il faut poursuivre jusqu'au ciel!

Elles s'échappent avec des cris et des rires.

SCÈNE IV

JEAN CESANO, JEAN VASARI, POMPEO CORTEZ, CASTIGLIONE, puis CÉSAR SFORZA.

JEAN CESANO

Nous sommes seuls.

JEAN VASARI

Grâce à ta ruse bien conduite.
Leur présence nous fut un prétexte...

JEAN CESANO

Et leur fuite
Nous laisse libres.

POMPEO CORTEZ

C'est ici le lieu?

JEAN CESANO

Choisi
Par monseigneur Sforza lui-même — et le voici.

Paraît le cardinal. Tous s'inclinent sur son passage. Il traverse lentement la scène. Il se tourne vers eux, qui saluent plus cérémonieusement. Long silence, non sans quelque solennité.

CÉSAR SFORZA

Messieurs, le Pape estime
En effet
Votre projet légitime.
J'obtins cela. Qu'avez-vous fait ?

JEAN CESANO

La Reine est au couvent d'Assise.

CÉSAR SFORZA

Une hérétique !
Au cloître ?

CASTIGLIONE

Pour l'encens, les fleurs et la musique.
Puis c'est parfois un jeu
Qui l'enchante
D'avoir, la mécréante,
Des caprices pour Dieu.

JEAN CESANO

Mais le sixième jour d'avril, date certaine,
Elle rentrera dans Bologne. Ce jour-là
Cent hommes sûrs qu'on enrôla
Garderont le palais dont je suis capitaine.
Donc, tout est entrepris.

JEAN VASARI

Hormis ce qui doit être
Achevé par vous seul.

POMPEO CORTEZ

Bologne attend un maître
Fidèle à nos accords jurés,
Digne d'elle...

CASTIGLIONE

Et de nous.

JEAN CESANO

Ce maître ?

SFORZA

Vous l'aurez.

JEAN VASARI

Quand ?

SFORZA

Dès qu'il le faudra.

POMPEO CORTEZ

Son nom ?

SFORZA

L'élu du Pape.

JEAN CESANO,
plus bas.

Avant l'homme qui règne, il faut l'homme qui frappe,
Et, sans avoir parlé,
Meure, à tous inconnu. Cet homme-là ?

SFORZA

Je l'ai.

Il va vers l'escalier qui tourne à droite, au fond de la scène. Il s'arrête, lève la tète vers la porte de la chambre. Il appelle.

Danielo !

Danielo demeure, un instant, immobile, sous les glycines de l'auvent. Il aperçoit le Cardinal. Il descend. Il s'agenouille devant César Sforza. Il est jeune, pâle et frêle.

SCÈNE V

LES PRÉCÉDENTS, PUIS DANIELO.

JEAN VASARI

C'est ?...

SFORZA

C'est lui. — Mon fils, l'œuvre inconnue
T'appelle. Voici l'heure.

DANIELO,
à genoux.

Elle est la bienvenue.

SFORZA

Ton cœur est prêt ?

DANIELO,
simplement.

Oui, prêt.

SFORZA

Tu sauras, d'un effort
Tranquille, mépriser la torture et la mort?

DANIELO

Oui.

SFORZA

Tu sauras monter, car c'est ton glas qui sonne,
Sur l'échafaud, martyr, sans avoir à personne
Révélé qui t'aida, ni mon nom, ni le tien?

DANIELO

Oui.

SFORZA

Tu ne faibliras jamais?

DANIELO,
tout bas.

Je suis chrétien.

JEAN CESANO,
bas.

Toute voix peut mentir malgré l'accent sincère.
Vous répondez de lui?

CÉSAR SFORZA,

à Danielo.

Fils, il est nécessaire
Aux seigneurs qui sont là, mes amis, de savoir
Quelle chaîne d'amour te lie à ton devoir.

Danielo se trouble d'abord à l'idée de parler devant tant de personnes réunies. Mais, d'un geste, César Sforza ordonne. Danielo se résigne. Il parlera d'abord presque à voix basse, avec une hésitation puérile.

DANIELO

Écoutez.

Le cardinal s'assied à droite, près de Pompeo Cortez, debout. Danielo est au milieu du théâtre; les autres l'entourent.

DANIELO

Nous étions deux enfants sur la route,
Mon frère et moi, chétifs,
Plaintifs,
Frères, sans doute,
Couple orphelin laissé, jadis, au bord d'un champ
Par quelque zingara qui fuit en se cachant.

. . . .

. . . .

Mais du plus loin qu'il nous souvenait, nous avions
Chaque jour cheminé, côte à côte, en haillons,
Frêle enfance appuyée à l'enfance qui tremble;
Chaque jour aux passants tendu la main ensemble,

Partagé chaque soir notre pain mendié
Et la nuit, dans la grange
Ou sous le ciel d'astres incendié
Nos sommeils avaient eu pour gardien le même ange !
Le même amour, les mêmes maux,
Frères ou non, nous avaient faits jumeaux.

Une fois, dormant sur le chemin sombre,
Je sentis les chers bras s'écarter de mon cou
Et des hommes en un bruit fou
Emportaient mon frère dans l'ombre.
Je voyais, j'entendais à travers le linceul
Du sommeil ! Ah ! L'horreur m'éveilla. J'étais seul !
Seul ! Un tumulte, au loin, s'enfuyait invisible...
Mais ce n'était qu'un songe horrible !
J'allais revoir, c'était certain,
Mon frère ! il reviendrait, oui, ce matin,
Mon frère ! et nous irions sur le chemin
Comme naguère
En nous donnant la main...
Mon frère !
Non, il ne revint pas ! jamais ! jamais ! jamais
Hélas ! tout ce que j'aimais ! *A* (*)
Comme le chien perdu qui se harasse
Je le cherchais. Aucune trace.
Aux champs, dans les bois, prêt
A tuer qui l'eût pris, pour qui me le rendrait
Prêt à mourir, j'errais, le cherchant. Là, ce reître,

(*) *Coupure théâtrale.* — Passer de *A* à *B*, page suivante.

Si c'était lui ! J'allais le voir paraître
A la fenêtre
Où je frappais du poing ! *B* (*)
Et, dans l'angoisse oubliant la misère,
Vers les seuils, aux passants qui ne répondaient point,
Au lieu de pain, je mendiais mon frère !

Mais je vis au-dessus d'une porte une Croix.

Père céleste en qui je crois,
Ton cloître me reçut parmi la solitude
Du silence, de l'ombre et du recueillement ;
Et ma douleur s'engourdit gravement
Sous l'habitude
De l'oraison et de la règle rude.
Le sévère et froid devoir
De vous oublier, frère ! afin de vous revoir
Tarit mes larmes maîtrisées
Comme un matin d'hiver gèle aux fleurs les rosées.

Mais Dieu, qui dans l'éternité
Réserve
Un trône de clarté
A l'âme serve,
Juge attendri des dévoûments,
Règle les biens sur les tourments,
Et veut que les élus de ses commandements
Mettent au mur sacré du Ciel qui les attire
La sanglante et sublime échelle du martyre !

SFORZA

Donc, prends cette arme.

DANIELO

Un meurtre !

SFORZA

En son palais charmant
Vit une impie avec le diable pour amant.
Le sixième d'avril, toi, d'un éclair de lame
Juste et prompt comme la foudre, frappe !

DANIELO

Une femme !
Vous voulez que je tue une femme? Pitié ! *A* (*)
Grâce ! Le Ciel par qui l'impie est châtié
A bien quelque autre voie à soutenir sa cause !
Je ferai tout, hormis cela ! Que l'on m'impose,
J'y consens, de lutter sans armes, corps à corps,
Contre un peuple en fureur, dussé-je, entre les morts,
Blessé, mourant, râler, trois jours, en mordant l'herbe !
Pour le bien de l'Église et la gloire du Verbe
J'accepte de porter ma tête à l'échafaud
Ou de livrer mes os à la roue ! et, s'il faut
Que j'assassine, eh bien ! soit, ordonnez-moi d'être
Le meurtrier d'un prince ou le bourreau d'un prêtre,
Fallût-il — m'induisant l'âme en péché mortel —
Frapper le prince au trône ou le prêtre à l'autel.

(*) *Coupure théâtrale.* — Passer de *A* à *B*, page suivante.

Si ce n'est pas assez, commandez-moi... que sais-je?
D'attirer un vieillard qui tremble, dans un piège,
— Car ce que vous voulez, Dieu le veut, je le crois! —

Il tombe à genoux, il baise le crucifix qui pend à la ceinture du cardinal.

Mais par le Rédempteur dont je baise la croix,
Ne me demandez pas de tuer une femme! *B* (*)

César Sforza le considère, surpris. Les autres s'approchent, inquiets. Le cardinal leur fait signe de le laisser seul avec Danielo, toujours à genoux. Ils sortent par le petit portique à gauche.

SFORZA

Pourquoi? Tout acte est bon lorsque Dieu le réclame.

La main sur l'épaule de Danielo.

J'ai cru ton cœur plus sûr. Dis la raison! Pourquoi?

DANIELO

Eh! bien, parce que j'aime une femme! oui, moi,
J'aime une femme! Ah! l'on s'étonne
Qu'un pauvre enfant captif de devoirs ténébreux,
Infidèle à la Madone,
Soit, comme un autre, amoureux.
J'aime! Il eût fallu me laisser dans l'ombre
Du cloître où le ciel même est sombre.
Car, libre, et le regard aux cieux,
Je vis encor l'azur, mais ce fut dans ses yeux.
Ce qui m'a fait l'aimer?... Hé! le sais-je moi-même?
C'est une jeune fille! Elle est pâle! Je l'aime!

Elle rêvait à la fenêtre d'un couvent,
Penchée un peu ; je l'aime ! Elle se met souvent
Une fleur près du cou, je l'aime! Tout se dore,
Quand elle est là ! C'est qu'elle est blonde, je l'adore !

SFORZA

Sois damné pour le crime et damné pour l'aveu,
Lâche cœur que l'amour de la chair vole à Dieu.

DANIELO

Dieu ne me défend pas d'aimer un de ses anges !
Je frapperai, Seigneur, s'il faut que tu te venges !
Mais une femme, ô ciel ! comme elle, et qui serait
Jolie aussi peut-être et lui ressemblerait !
Car toute femme, enfin, avec celle qu'on aime
A comme un air de sœur, et c'est presque elle-même.
La tuer ! Elle ! Ah ! Ciel !

SFORZA

Va donc, suis ton chemin
Et qu'un jour de délice amère
Avec l'enfer pour lendemain
Te soit l'infâme prix d'avoir pu te soustraire
Au devoir de venger Dieu, l'Église...

Après avoir songé.

Et ton frère.

DANIELO

Mon frère !

SFORZA

Oui, ta douleur qui doute
N'a pas rêvé :
Ton frère sur la route
Te fut enlevé.

DANIELO

Par qui ?

SFORZA

Selon l'envie
D'une femme folle et ravie
Qui dans les bois, quand le jour point,
Pareille à Diana de ses nymphes suivie
Passe un arc à l'épaule, ou l'oiseau sur le poing.

DANIELO

Quelle femme ?

SFORZA

Orlanda.

DANIELO

Pourquoi ?

SFORZA

Par fantaisie.

DANIELO

Alors, il vit ?

SFORZA

Pour plaire à quelque amant nouveau
La plus douce est parfois cruelle ;
Le lit royal eut pour ruelle
Le tombeau.

DANIELO

Il est mort !

Il sanglote, mais tout à coup :

Donnez-moi le poignard, que je tue !
Ah ! l'infâme !

Il donne de grands coups de poignard sur la table.

SFORZA

Que fais-tu donc ?

DANIELO

Je m'habitue
A frapper.

Aux quatre gentilshommes :

Vous vouliez pour ce meurtre mon bras ?
Le voici.

L'arme levée.

Ta vengeance, oui, Seigneur, tu l'auras,
Dans la mienne !

A tous :

Voyons, le jour de la besogne ?

JEAN CESANO

Le sixième d'avril.

DANIELO

Bien. La ville ?

JEAN VASARI

Bologne.

DANIELO

Bien. Le lieu ?

POMPEO

Le Palais.

DANIELO

Bien. L'heure ?

CASTIGLIONE

Celle-ci.

DANIELO

Bien. Comment pénétrer ?

CASTIGLIONE

J'y pourvoirai.

DANIELO

Merci.

Mais pourquoi pas demain ? ce soir ? Quoi ! l'on m'oblige

D'attendre, cinq longs jours! Je veux frapper, vous dis-je!
Lentement, pour tirer de ce cœur abhorré
Plus de gouttes de sang que mes yeux n'ont pleuré
De larmes! Regardez!...

Au fond de la scène:

L'acier où le jour bouge
S'allume pur et clair, — je vous le rendrai rouge.

SCÈNE VI

LES MÊMES, LES BELLES FILLES.

Pantasilée reste un instant au fond, regarde Danielo qui s'éloigne.

POMONE

Où sont-ils?

FLORE

Nous quitter!

MICHELA

C'est affreux!

SFORZA

Ah! voici

il s'écarte.

Ces folles!

MICHELA

Eh bien ! c'est ainsi
Qu'on nous suit ?

POMONE,

à Cesano.

Pomona n'a-t-elle plus d'oranges ?

FLORE,

à Pompeo.

Et Flora plus de fleurs ?

PANTASILÉE,

à Castiglione.

Sommes-nous de ces anges
Qu'on laisse seuls au Paradis ?

CASTIGLIONE

Par Bacchus, je dis
Que le Paradis
Où l'on a des ailes,
Fort peu me plairait,
Puisqu'on y cesse, il paraît,
D'être hommes.

JEAN CESANO

Ce qui serait
Fâcheux auprès de vous, les belles

CASTIGLIONE

Mais j'ai dans mon palais un enfer tiède et doux
Où sur la nappe en fleurs le lustre met ses flammes,

JEAN VASARI

Où le démon Amour tourmente seul les âmes,

JEAN CESANO

Avec Pomone, et toi, Flora, pour Alectons!

CASTIGLIONE

Et nous sommes le diable et nous vous emportons

Ils sortent en un tumulte joyeux. — La nuit est venue, douce, mélancoliquement claire, les étoiles s'allument, à peine, et tremblent.

SCÈNE VII

CÉSAR SFORZA, PUIS GIORGIO D'AST.

SFORZA

Venez. Vous savez tout. J'attends votre réponse.

GIORGIO

Je ne sais rien. Qu'un jour mon Orlanda renonce
Au trône, ou qu'elle en tombe, hélas! il me pourrait
Advenir de régner après elle, — à regret.
Mais le hasard est seul maître des destinées.

SFORZA

Vous serez roi.

GIORGIO

Qui sait ? — Toutes nouvelles nées,
De petites clartés tremblent au bord des cieux.
C'est le moment du soir pâle et délicieux
Où, comme une donna furtive sous sa mante,
La nuit au pas glissant se vêt d'ombre charmante
Pour s'en aller au bal des étoiles, là-bas...
Heure exquise ! Et qui donc ne préférerait pas
A la puissance, à l'or, à la gloire importune
Une chanson d'amour qui tremble au clair de lune !

LES VOIX,
au loin.

L'astre tremblant dit à l'étoile :
« Je crois, quand ton rayon se voile,
Que tout est sombre dans les cieux ! »
Les regards disent à nos yeux
Ce que l'astre dit à l'étoile.

FIN DU PREMIER ACTE ET DU PREMIER TABLEAU

ACTE DEUXIÈME

(PREMIER TABLEAU)

Au couvent des Clarisses d'Assise. Une vaste salle. Murs et plafonds de vieille pierre presque noire par endroits. Des ogives très ouvertes forment la voûte. Une impression de solennité et de solitude austère. Le cloître a dû être bâti dans des temps reculés ; à l'époque où vivait sainte Claire, fondatrice de l'ordre. — Au fond, à une assez grande hauteur, une galerie praticable que soutiennent des piliers lourds, trapus, largement espacés, tourne à angle droit vers une chapelle invisible ; un large escalier au fond, à gauche, descend de la galerie sur le théâtre ; il y a au bas de l'escalier, au milieu du théâtre, une statue de sainte Claire, très haute. A droite, au fond, un immense vitrail dont le bord supérieur obéit à une courbe d'ogive, est colorié de scènes évangéliques ou, plutôt, de la danse sacrée du roi David devant l'arche, ou de légendes empruntées à la vie de sainte Claire. Il s'ouvre en deux vastes battants ; quand il est onvert on voit une terrasse et les arbres du jardin et le ciel. A droite, au second plan, un portique très haut ; au premier plan, une petite porte et une étroite fenêtre. Dans la salle, çà et là, de lourds sièges de chêne ; au premier plan, à droite. une sorte de banc sculpté. La salle est éclairée, (il est bientôt neuf heures du soir), par des lampes allumées aux murs, sous des statuettes de madones et de saints, et par une autre lampe posée sur la table.

Au lever du rideau, Orlanda est assise sur le banc sculpté ; elle s'accoude à la table, comme dans une attitude de recueillement ; sans être tout à fait monastique, son habillement a quelque chose d'aimablement religieux, avec tout le luxe d'une reine et la fantaisie d'une coquette. Autour d'elle tremble la transparence blanche d'un voile. La novice

Chiarina, et d'autres pensionnaires, agenouillées sur les prie-Dieu ou courbées devant des images, feignent de prier; mais en réalité elles suivent de l'œil la prieure, Mère Agramante, qui se promène lentement, un livre sous les yeux, le long de la haute galerie.

SCÈNE PREMIÈRE

ORLANDA, ANGIOLETTA, MÈRE AGRAMANTE, UNE PENSIONNAIRE, QUELQUES CLARISSES ET PENSIONNAIRES.

Dès que Mère Agramante a disparu, Angioletta, qui était en observation au bas de l'escalier, se lève vivement en frappant des mains.

ANGIOLETTA,

novice, très petite fille.

Elle est partie !

LES PENSIONNAIRES

Enfin !...

C'est comme un mouvement joyeux d'écolières quand le maître n'est plus là. Pas une ne reste à genoux. Elles courent toutes vers Orlanda — qui elle-même n'a plus du tout l'air recueilli — dans un joli brouhaha.

ANGIOLETTA,

à Orlanda.

Oh! lisez-nous encore

Des vers.

Toutes ont l'air de dire : Oui ! Oui !

ORLANDA,

prenant un livre sur la table, sous le missel, très souriante.

C'est un sonnet de Pétrarque, pour Laure.

Lisant l'argument du sonnet :

Il se plaint aux beaux yeux de sa dame, loin d'eux,
Que l'Amour et la Mort lui soient cruels tous deux.

Lisant le sonnet :

Des étoiles du ciel et des fleurs du pourpris
J'avais fait un bouquet de lumière ou de neige
Pour celle qui me tient l'âme par sortilège ;
Mais elle a repoussé l'offrande avec mépris.

Alors, un sombre rêve emportant mes esprits,
Sous les donjons, aux murs des villes qu'on assiège,
J'ai bataillé, chercheur d'embuscade et de piège ;
Mais j'eus la gloire, au lieu de la tombe, pour prix.

Dans le flot ténébreux que l'ouragan tourmente
J'ai cherché le trépas, mais le flot s'est calmé.
Faut-il que mon funèbre espoir aussi me mente ?

O dieu d'amour, par qui Pétrarque est consumé,
Fais que la mort, sinon Laura, lui soit clémente,
Et qu'il puisse mourir puisqu'il n'est pas aimé !

UNE PENSIONNAIRE

Le doux parler !...

DEUXIÈME PENSIONNAIRE

Le tendre amant !

ANGIOLETTA

C'est dans un livre...

Tendrement :

Le charmant serait qu'à genoux
Un beau jeune homme, le cœur ivre,
Pleurât d'amour exprès pour nous.

Nous aimons nos saintes attaches !
Mais, à ne voir d'autres moustaches,
Que celles de la mère Agramnate (elle en a !)
On s'ennuie à la fin d'être des lys sans taches !

A Orlanda, très câlinement :

O madame Héléna,
On ne sait rien de vous dans ce cloître où vous faites
Pénitence, mais c'est du monde et de ses fêtes,
N'est-ce pas ? qu'en ces mornes lieux
Vous gardez tant de fièvre
Aux yeux
Et de rire à la lèvre ?

Dites-nous ce qu'on fait dans le feu, salamandre ?

TOUTES LES NONNES

O madame Héléna,
On ne sait rien de vous dans ce cloître où vous faites
Pénitence! Mais c'est du monde et de ses fêtes,
N'est-ce pas? qu'en ces mornes lieux
Vous gardez tant de fièvre
Aux yeux
Et de rire à la lèvre?

Dites-nous ce qu'on fait dans le feu, salamandre?

ORLANDA,

à Angioletta.

Sachons ce qu'il te plaît d'apprendre.

ANGIOLETTA

Tout.

ORLANDA

C'est trop!

ANGIOLETTA,

s'asseyant aux pieds d'Orlanda.

Vous vivez à la cour?

ORLANDA

A la cour.

ANGIOLETTA

Près de la reine! Elle est belle comme le jour?

ORLANDA

On dit — mais c'est une folie, —
Que nous nous ressemblons.

ANGIOLETTA

Oh! comme elle est jolie!...

Plus bas :
Et c'est vrai qu'elle a — des amoureux?...

ORLANDA

Je le crois.

ANGIOLETTA,
aux autres pensionnaires qui approuvent.

C'est bien le moins quand on est reine! — Deux ou trois?

ORLANDA

Non! point tant! Des gens au cœur traître
En parlent mal, pour son désir
De la chimère et du plaisir,
Et pour quelques baisers qu'elle a donnés peut-être!
Le crime est-il si grand?

ANGIOLETTA

Puissé-je le commettre!

UNE PENSIONNAIRE

Mais on dit qu'elle incline un peu
Vers Luther, renieur de Dieu?

ORLANDA

Fi donc! elle maudit ce Judas, cet Hérode.
Mais, depuis tout un été,
Comme les chaperons qu'on met sur le côté
L'affreux Luther est à la mode.

Elle n'a pas le cœur méchant, ni révolté.
Charitable dès qu'on la prie,
Elle rit pourvu qu'on sourie,
Et même, aux honneurs éclatants,
Au pouvoir de paix ou de guerre
Elle ne tiendrait guère
Si ce n'était joli d'être reine à vingt ans!

Mais surtout il lui plaît qu'on dise
Que nulle dame avec plus d'art
Dans la danse, et de mignardise,
Ne sait montrer sous le brocart
Le petit soulier d'or dont la pointe étincelle,
Et qu'elle excelle
A faire après un demi-tour
La révérence au son des violes d'amour!

ANGIOLETTA

Mes sœurs, la reine danse! Et dire que peut-être,
Moi qui sens tous les bals en moi se trémousser,

Je dois n'avoir hélas ! d'autre maître à danser
Que le roi David en peinture, devant l'Arche !

Résolue :

Madame ! instruisez-nous !

Après une petite résistance, Orlanda, est vaincue par les cajoleriés des pensionnaires.

ORLANDA,

faisant comme elle dit :

Pour commencer, on marche
Très lentement, la dame au bras du cavalier
Posant le gant.

ANGIOLETTA,

très vivement.

Je suis la dame !

ORLANDA

Il doit plier
Le genou devant elle, et même il est d'usage
Qu'il feigne de lui prendre une rose au corsage,
Ou de lui dérober à la lèvre un baiser

Angioletta s'est avancée.

Mais la dame refuse !

ANGIOLETTA

Ah ! l'on doit refuser ?

ORLANDA

Puis, partant du pied droit, tous deux, on marche encore...

S'arrêtant :

Sans musique, c'est bien gênant.

ANGIOLETTA

J'ai ma mandore.

Elle va prendre la mandore derrière la statue de sainte Claire.

ORLANDA

Donne donc !

Pinçant les cordes et faisant les pas :

L'air est tendre, et si doux, que l'on n'a
Qu'à l'écouter...

UNE PENSIONNAIRE

L'abbesse !

TOUTES

Ah ! Ciel !

En effet, Mère Agramante, revenant de la droite, passe au fond sur la galerie. Les pensionnaires et Orlanda elle-même ont repris sur les escabelles, sur les prie-Dieu, sur le banc sculpté, des attitudes de méditation ou de prière. Seule, Angioletta est restée debout au milieu du théâtre, fort embarrassée de la mandore qu'Orlanda lui a rendue.

MÈRE AGRAMANTE

Angioletta !
Qu'est-ce donc ?

ANGIOLETTA,

avec onction

Nous chantions, madame la Prieure,
Un psaume du saint Roi David.

MÈRE AGRAMANTE

A la bonne heure.
Poursuivez.

Mère Agramante baisse les yeux sur son livre et continue sa promenade. Elle disparaît à gauche.

Toutes se lèvent joyeusement.

UNE PENSIONNAIRE

Elle n'est plus là!

ANGIOLETTA

Recommençons

ORLANDA

(elle fait comme elle dit, Angioletta étant la dame, au milieu des pensionnaires charmées.)

Après qu'on a ballé de diverses façons,
D'abord à droite, puis à gauche, chaque couple
S'enlace, un bras câlin serrant la taille souple;
Et l'on fait une volte,

Elle tourne sur elle-même; les pensionnaires font de même.

Une autre volte encor,

Elle tourne encore; les pensionnaires tournent aussi.

Et l'on se baisse dans les mousselines d'or
Et les gazes qui font un bruit de libellules !

MÈRE AGRAMANTE,
brusquement revenue.

Archanges du Seigneur ! Toutes dans vos cellules !

Les pensionnaires s'enfuient en tumulte.

SCÈNE II

MÈRE AGRAMANTE, ORLANDA.

MÈRE AGRAMANTE

O Reine ! votre majesté
Fit par sa retraite un honneur insigne
A la communauté
Dont je suis la prieure indigne.

Mais si l'air penché,
La danse frivole
Et le luth touché
D'un doigt qui s'envole,

Sont sous les couronnes
Des fautes mignonnes
Dont le Seigneur n'est point fâché,
C'est pour les nonnes
Un grand péché !

Dans les jardins pieux
Où Dieu fait sa récolte
Semer la foi vaut mieux
Que de danser la volte.
La musique, c'est pour plus tard, en Paradis.
Et c'est le salut qu'on hasarde
Aux plaisirs interdits.

Au surplus je fais bonne garde...

ORLANDA,
joliment impertinente.

Vraiment? Ah! le diable est bien fin,
Et je croyais que sous la chape
Vos yeux n'y voyaient plus enfin.

MÈRE AGRAMANTE

Mes yeux sont bons.

ORLANDA

Si rien ne leur échappe
Vous savez donc que, sous un froc de pénitent
Un homme, tous les soirs...

MÈRE AGRAMANTE

Un homme!

ORLANDA

Qu'on attend...
Jeune et beau...

MÈRE AGRAMANTE

Pis encor!

ORLANDA

C'est selon la manière
De juger... Pour l'amour d'une enfant prisonnière
S'introduit dans le couvent
Et ne s'en va jamais avant minuit! Souvent
Beaucoup plus tard. Pour moi, j'en suis scandalisée.

MÈRE AGRAMANTE

Saint nom d'Agramanta dont je fus baptisée!
— Mais non! Erreur! Je clos la grille et le portail.

L'heure sonne.

ORLANDA

Silence!

Elles écoutent. Une clarisse, et une autre, et d'autres entrent silencieusement, éteignent la lumière devant les images aux murs, se retirent lentement, sans bruit.

Neuf?

MÈRE AGRAMANTE

Oui. Neuf.

ORLANDA,

montrant la vaste porte-fenêtre au fond, à droite.

Eh bien! par ce vitrail,
Voyez.

MÈRE AGRAMANTE,

près du vitrail et regardant au dehors.

Tout est désert.

ORLANDA,

sur le devant de la scène, parlant sans regarder le vitrail ni Agramante.

C'est qu'il se tient derrière
Le grand mur. — Regardez encor.

Très gaîment, très légèrement :

La sœur tourière
Traverse le jardin de ténèbres voilé?

MÈRE AGRAMANTE

Oui !

ORLANDA

Par-dessus le mur elle jette une clé?

MÈRE AGRAMANTE

Oui !

ORLANDA

La porte s'ouvre !

MÈRE AGRAMANTE

Oui !

ORLANDA

L'homme entre ?

MÈRE AGRAMANTE

Hélas!

ORLANDA,

Peut-être

Il envoie un baiser, de loin, vers la fenêtre?

MÈRE AGRAMANTE

Horreur!

ORLANDA

Cela dépend encore des façons
De juger. — Il s'approche à travers les buissons
Pour ne pas laisser au sable de trace.
Et dans les fleurs de la terrasse
Se tient caché?

MÈRE AGRAMANTE

Comme un voleur!

ORLANDA

Comme un amant.

MÈRE AGRAMANTE

Mais c'est abominable!

ORLANDA

Incontestablement.

MÈRE AGRAMANTE

Et la coupable, la damnée, où donc est-elle?
De mes mains...

ORLANDA

Attendez un peu.

Elle fait comme elle dit.

La criminelle
Vient à son tour, sans bruit, avec de doux effrois,

Elle est tout près du vitrail.

S'avance, et donne enfin le signal...

Elle frappe des mains.

Un! deux! trois!

MÈRE AGRAMANTE,
stupéfaite.

Vous? Oh!

ORLANDA,
dans un éclat de rire.

Moi-même!

La prieure va supplier Orlanda, mais celle-ci, d'un geste hautain, lui montre le portail.

Allez!...

Mère Agramante sort avec des gestes d'épouvante.

ORLANDA,
riant encore.

Et faites bonne garde!

SCENE III

ORLANDA, DANIELO.

Cependant, Danielo, du dehors, a poussé un des battants du vitrail; le battant s'écarte avec lenteur. On voit une part de la terrasse, pâle clair de lune, allée de lauriers-roses. La lune s'étend jusque dans la sombre salle, et, mêlée aux reflets du vitrail, illumine Orlanda. Celle-ci sent bien que Danielo est entré, mais, coquette, ne se tourne pas encore vers lui.

DANIELO,
timide, qui se tient sur le seuil.

Héléna!

ORLANDA,

Danielo!...

Mais elle ne bouge pas, elle attend, un peu moqueuse. Un silence. Elle se retourne à demi, souriante.

Venez.

DANIELO,
toujours loin, avec une voix d'extase.

Je vous regarde
Parmi le songe épars du soir qui tremble et luit...
O douce jeune femme, avec la douce nuit

Le même enchantement d'ombre pure vous mêle.
Elle, jour comme vous, vous, mystère comme elle!
Et, charmé, je m'arrête au seuil, et n'ose pas...
Tel, enfant, j'avais peur que le vent de mes pas
Ou mon souffle, à l'autel fragile et clair des vierges,
Ne fanât la candeur liliale des cierges.

ORLANDA,

avec une malignité tendre.

Les bienheureuses des autels enluminés
Se taisent, or ou marbre, et moi, j'ai dit : Venez.

DANIELO,

s'approchant un peu.

O délice!... — J'avais dans l'âme tout à l'heure
Un désespoir mauvais qui se courrouce et pleure!
— Mais, l'angoisse et le deuil, tout ce qui me troubla,
N'est plus, puisque vous êtes là...
Une fois, dans le cloître où ma longue prière
Va de l'église au cimetière,
Je vis un cyprès hanté des corbeaux :
Soudain, comme à l'éveil d'invisibles flambeaux,
L'arbre rayonna sur la tombe...
C'est qu'il avait senti passer une colombe!

ORLANDA,

La colombe est bien loin de l'arbre...

DANIELO,

d'un élan.

Mon amour!...

Alors, elle s'avance, elle voudrait poser sa tête sur l'épaule de Danielo.

ORLANDA

Comme on serait bien là! Je pense tout le jour
Que ma tête frôle,
En fermant les yeux, votre épaule...
Ainsi...

Il la repousse doucement. Alors, un peu querelleuse :

Mais monsieur, qu'est ceci ?
La fleur sauvage, fraîche éclose,
Que chaque soir, m'offre votre retour,
Où donc est-elle? Hélas! faut-il que je suppose
Votre cœur sans amour
Ou le buisson sans rose?

DANIELO,

dans une rêverie douloureuse.

Ame de grâce, où tout sourit, où rien ne ment.
Vous êtes mon extase — et serez mon tourment.

ORLANDA

Pourquoi?

DANIELO

Je devrais vous le taire.
Je ne puis. Je reprends ma route solitaire,
Et c'est la fleur Adieu que j'apporte ce soir.

ORLANDA

Je ne veux pas d'adieu !

DANIELO

Héléna, mon devoir
Du côté de la mort m'entraîne.
Oubliez.

ORLANDA

Quel devoir ?

DANIELO

La haine.

ORLANDA

Non ! l'amour ! l'amour seul ! Vous n'êtes obligé
Qu'au bonheur que je donne et qu'au bonheur que j'ai.
Puis, qu'il vous plaise ou non de me laisser, n'importe !
Je vous garde. Quand on est douce on est très forte.

Elle lui met une main sur l'épaule, vers le cou, elle le regarde, elle lui sourit, de tout près.

Allons, partez !

DANIELO

Oh ! quand sa main frôle mon bras,
(Elle fait cela sans péché, ne sachant pas)
Je défaille !... — Adieu !

ORLANDA

Non !

DANIELO

O chère délaissée
Le seul bien que j'eusse rêvé
C'était sous mon baiser ton front de fiancée.

ORLANDA

Il est certain qu'il fut toujours très réservé.

DANIELO

Enfin, à l'autel d'une sainte,
Par un beau matin triomphant
Tu venais d'innocence et de lumière ceinte,
Et l'on croyait, ô mariée enfant,
Que j'épousais la sainte !

ORLANDA,

Ce bonheur, vous l'aurez... Ma famille...

DANIELO,
violent.

Trop tard !
L'impitoyable urgence
Du hasard
Joindra la peine à la vengeance
Et tout mon avenir tient dans le temps qu'il faut
Pour qu'un oiseau blessé s'abatte d'un peu haut !

ORLANDA,
d'une murmurante voix, perceptible à peine.

Eh bien, n'attendez plus. Quelque aveu qu'il m'en coûte...

DANIELO

Que dis-tu ?

ORLANDA,
ardemment.

Que je t'aime ! Et tu sais bien que toute
Je suis à toi !

DANIELO

Grand Dieu !

ORLANDA

Mais pourquoi donc m'avoir
Parlé de mort et d'épouvante
Et d'horrible devoir ?
Ah ! votre femme ou non, je suis votre servante,

Et je ferai, selon le devoir si charmant
De me soumettre,
Tout ce que vous voulez, mon maître,
Tout ce que tu veux, mon amant !

DANIELO

Est-ce que j'entends bien ? Vous, passante céleste,
Vous, rêve, à moi ! J'aurais avant l'heure funeste
L'heure exquise ? Une aurore au couchant de mon sort !
Il se pourrait qu'en la minute avant la mort
Un ineffable don fît tenir une vie
Entière de délice et d'amour assouvie,
Et que votre baiser divinisant ma chair
Mît tout ce paradis au seuil de mon enfer !

ORLANDA,

Il pourrait rendre grâce en un discours moins sombre.

DANIELO

Mais non ! sur vos lueurs vierges mettre de l'ombre !
Prendre le cygne au bleu du ciel pour lui flétrir
L'aile, et la déchirer ! pis encore, t'offrir,
En présent de matin d'amour, l'infâme épreuve
De n'avoir pas été l'épouse, étant la veuve ;
Et pour draps, mettre au lit nuptial mon linceul ?
Oh ! ce serait hideux et lâche ! Je pars seul !

ORLANDA

Non ! avec moi !

DANIELO

Le sort me tient en sa puissance.

ORLANDA

Je vous tiens mieux...

DANIELO

Gardez la paix et l'innocence
Et laissez-moi ma part entière de tourments.

ORLANDA

Je fuirai dans tes bras.

DANIELO

Je ne veux pas.

ORLANDA

Tu mens.

DANIELO

Hélèna!

Orlanda va vers le vitrail du fond ; elle ouvre vivement l'autre battant. Alors, sous le magnifique clair de lune, apparaissent toute la terrasse de marbre et la cime des arbres du jardin. Sur la terrasse, une allée de lauriers-roses, assez espacés, qui continue l'escalier invisible, s'élargit jusqu'à l'écartement de tout le vitrail grand ouvert.

L'ombre est claire et tu connais la route.
Partons !

DANIELO

Tu dois rester !

ORLANDA

Si tu restes !

DANIELO

Écoute...

ORLANDA,
l'entrainant vers la terrasse.

Non ! viens.

DANIELO

Je suis maudit.

ORLANDA

Non ! car je t'aime !

DANIELO

Enfant !
C'est le désastre et le péché que Dieu défend.

ORLANDA

Je t'aime !

DANIELO

Il faut...

ORLANDA

Je t'aime !

DANIELO

Ah ! l'ivresse terrasse
Mes forces ! Si j'allaïs l'emmener ! Fais-toi grâce !
Songe aux sombres remords !...

ORLANDA

J'en veux ! s'ils sont les tiens !

DANIELO

Et sauve-toi de mon horrible bonheur !...

ORLANDA,

lui fermant la bouche d'un baiser.

Tiens !

FIN DU PREMIER TABLEAU

La musique ne s'interrompt pas.

DEUXIÈME TABLEAU

Une chambre assez peu vaste et tout encombrée de meubles, d'étoffes, de coussins épars. Le plafond croise des poutres de noyer, sculptées et dorées sur un fond d'azur où sont figurées des étoiles.

Çà et là, dans un désordre de déshabillement, des robes, des voiles, des objets de toilette traînent sur les meubles, les tapis.

A gauche, un lit très grand, très bas, vers lequel descend la soie pesante des tentures, et les courtines, défaites, glissent et s'allongent sur les deux marches qui précèdent le lit. Près du chevet, un peu plus haut, une table où sont les reliefs d'un repas avec des hanaps et des flacons dorés. Au fond, une porte. Un peu à droite, pan coupé, une large fenêtre aux vitres étroites que voilent presque entièrement des tentures aussi abondantes que celles du lit. Au premier plan, à côté d'une escabelle, une autre table avec des miroirs à main et des pots d'onguents; une femme a dû se défaire devant cette table. Sur les murs, s'applique une tapisserie avec des mythologies demi-nues. Phœbé dans les bras d'Endymion, Narcisse incliné vers la fontaine, Ixion étreignant des nuées ou des femmes. Partout une intimité tiède et câline, une élégance tendre avec des couleurs douces qui se mêlent et s'étreignent. Près de la porte, au fond, est accrochée la mandore de Chiarina. C'est tout le charme d'une chambre d'amour. Au dehors, ce doit être déjà le jour; dedans, c'est encore la nuit ou presque. Les lueurs des flambeaux qui ont veillé jusqu'à l'aurore, pâlissent peu à peu, tandis que le matin transparaît aux tentures de la fenêtre.

Au lever du rideau, Danielo, même costume qu'aux premiers actes, est étendu sur le lit. Il dort. Orlanda, dans ses blancheurs de dentelle, d'or et de mousselines est endormie aussi, à demi couchée sur les marches du lit. Plusieurs jours se sont passés depuis l'acte précédent. Le rideau s'est levé lentement. D'abord un grand silence. L'alanguissement tendre d'Orlanda et de Danielo. Soudain, et comme dans la brume du matin, des fanfares de cors; et de jeunes pages mêlent leurs voix enfantines aux fanfares.

SCÈNE PREMIÈRE

ORLANDA, DANIELO endormi, puis CHIARINA, des Voix dans la coulisse.

CHOEUR,
au lointain.

L'aurore caresse
La cime des bois;
Prends, ô chasseresse,
L'arc et le carquois!
Que la meute presse
L'élan du chamois!
L'aurore caresse
La cime des bois.

UNE VOIX DE JEUNE HOMME

L'orient pose
Enfin
Au brouillard fin
Un baiser rose.

Le vent qui cueille
La nuit,
Éveille un nid
Sous chaque feu

Les geais, les merles
Siffleurs
Au bord des fleurs
Boivent des perles.

CHOEUR

L'aurore caresse
La cime des bois.
Prends, ô chasseresse,
L'arc et le carquois.

ORLANDA

Quel est ce bruit?

CHIARINA

Par monts et plaine
Vos pages de chasse au cor argentin
Pour le lancer du matin
Viennent avertir la reine.

ORLANDA

Ne m'appelle pas reine. Il croit qu'on l'a conduit
L'autre nuit
Dans un logis des bois, lointain réduit
Que l'absence de mes parents fait solitaire...
Mais que de bruit!
Ils vont le réveiller.

Mouvement de Danielo.

Là!... tu vois. — Fais-les taire.

SCÈNE II

ORLANDA, DANIELO

DANIELO

comme dans un cauchemar, portant la main à son front.

Mon frère!... Héléna!... Ciel!...

ORLANDA

Qu'as-tu donc?

DANIELO

après un regard vers la fenêtre.

L'aube a lui!

ORLANDA

Qu'importe!

DANIELO

Laisse-moi, femme. C'est aujourd'hui.

ORLANDA

Ah! toujours ce secret que tu ne veux pas dire.

DANIELO

Nul ne doit le connaître.

ORLANDA

Enfin,
Mon Danielo, c'est un martyre
D'ignorer tout de ton destin
Sinon... qu'il faut que tu me laisses.
Dis pourquoi ?

DANIELO

Non !

ORLANDA

Alors, reste?

DANIELO

Plus de faiblesses.
C'est l'affreux jour qui vient.

ORLANDA

C'est l'amour qui renaît !
Dans les matins heureux et dans les nuits meilleures
Avez-vous donc, ingrat, — tandis qu'on vous donnait
Les baisers sans compter, — si bien compté les heures ?

DANIELO

Je crois...

ORLANDA

Non ! Tu m'as bien dit : le sixième jour
D'avril ? C'est le cinquième, aujourd'hui. Je t'assure A (*)
Qu'un jour d'amour

(*) *Coupure théâtrale.* — Passer à la scène de *A* à *B*, page 69.

S'offre encore avant l'œuvre obscure;
Et cela vaut l'éternité du Paradis
Une journée
N'est-ce pas, dis,
Au bonheur d'être seuls tout entière donnée?

Très tendrement.

Moi, pourvu que ta main ne quitte pas ma main,
Je suis aise, et ce n'est pas vrai, le lendemain!
Mais tu te souviens donc qu'il se passe des choses,
Ailleurs? Cela se peut: là-bas, des gens moroses
Vont, viennent, font du bruit, pensent vivre en effet,
Savent le roi qui meurt, savent le temps qu'il fait,
Le jour et l'heure, et cent choses toujours les mêmes;
Tu sais que je t'adore et je sais que tu m'aimes!
Et les plaisirs, les bruits, tous les triomphes, rien
Ne vaut un battement de ton cœur sur le mien.

DANIELO

Chaque parole, ainsi qu'une goutte de flamme
Qui tombe dans la neige, ô douceur! me fond l'âme
Et, tout l'être alangui, sans regret ni dessein,
Je dors au bercement chaleureux de ton sein!
Tu ris?

ORLANDA

un peu moqueuse, à voix basse.

Je me souviens du couvent, quand, farouche,
Tu prenais peur, pour mon souffle près de ta bouche

Pour ma main sur ton bras, te le rappelles-tu,
Mon Danielo?

DANIELO

L'amour est la seule vertu!
Il n'est d'enfer que vos petites bouderies.

ORLANDA

Bien courtes.

DANIELO

Et le ciel c'est que tu me souries!...
Et que ma lèvre boive aux longs cils de tes yeux
Longtemps, des pleurs d'amour lents et délicieux.

. . . . , ...

. . . .

ORLANDA,

en inclinant vers le chevet la tête de Danielo

B (*) Viens! pour avoir veillé
Tes chers yeux las ont peur du jour ensoleillé
Et je veux d'un baiser très lentement les clore.

En un murmure berceur pendant qu'il se rendort :

Afin qu'en sommeillant votre cœur soit encore
Plein de moi seule, et m'aime et ne s'attriste pas,
Je vous dirai mon nom, à l'oreille, tout bas.

Un long silence. Ils sont dans l'attitude où on les a vus au lever du rideau.

SCÈNE III

ORLANDA, DANIELO, ENDORMI, CHIARINA, PUIS PANTASILÉE

CHIARINA,

qui ouvre vivement la porte du fond.

Madame !

ORLANDA

faisant signe à Chiarina de ne point faire de bruit.

Qu'est-ce ? Il dort.

Elle détache les lourdes tentures du lit qui dès lors cachent presque entièrement Danielo, et elle monte vers Chiarina, au fond, tout près de la porte.

CHIARINA

Quelque malheur sans doute !
Une femme demande à vous
Parler. Elle est toute
Émue. Un air étrange, avec des cheveux fous.

ORLANDA

Plus tard.

CHIARINA

Depuis trois jours son zèle,
Allant, revenant, vous suivant
Du palais au couvent
Vous cherche. Elle a, dit-elle,
Marché toute la nuit,
Et c'est l'espoir de vous sauver qui la conduit.

ORLANDA

Plus tard, dis-je !

PANTASILÉE,

entrant vivement et se jetant aux pieds d'Orlanda.

Non ! tout de suite !
Prenez ! Lisez !

ORLANDA,

prenant le papier que lui offre Pantasilée.

Plus bas. — Qui donc es-tu ?

D'un geste elle a congédié Chiarina.

Dis vite !

PANTASILÉE

Une fille bohême,
Hélas ! ô Majesté,
Qui chante quand elle aime
Comme un oiseau d'été.

Et la rumeur peut-être est jusqu'à vous allée
Qu'on trouve beaux les yeux de la Pantasilée.
Mais on a des amis. Le mien
Quand le vin ou l'amour l'enflamme
Bavarde et ne me cache rien.

ORLANDA

Ah ! des complots ?

PANTASILÉE.

suppliante.

Lisez, madame !

Orlanda descend vers la table et lit à la lueur du flambeau. Pantasilée reste un peu en arrière dans la pénombre. Pendant que la Reine lit :

PANTASILÉE,

à mi-voix.

Ce n'est pas un péché
Dont le Ciel est fâché
Que de trahir des hommes
Pour une femme belle, et reine. Puis nous sommes
Un peu sœurs, elle au trône, et nous au carrefour,
Et nous nous ressemblons à cause de l'amour.

ORLANDA.

après avoir lu.

Oh ! les lâches ! Engeance vile
Qui me doit tout !

Relisant.

Et c'est dans Bologne, ma ville,

Le sixième...

Avec une surprise effrayée :

Le !...

Elle regarde le lit.

Ho !

Se remettant.

Non ! Je perds le sens ! Non !

Hésitante.

Pourtant... Ce jour... Les mots mystérieux !...

A Pantasilée :

Le nom

De l'assassin ? Pourquoi manque-t-il ? Je suppose
Que tu sais... Ce serait une effrayante chose !

A Pantasilée

Eh bien, ce nom ?

PANTASILÉE

On ne me l'a pas dit.

ORLANDA

Tu mens. Tu dois mentir.

PANTASILÉE

Mais j'ai vu le bandit.

ORLANDA

Tu l'as vu !...

PANTASILÉE

Je rentrais dans une auberge, comme
Quelqu'un sortait. J'ai su plus tard... c'est un jeune homme.

ORLANDA

Un jeune homme!... Et tu l'as bien vu?

PANTASILÉE

Mal. Il a fui.

ORLANDA

Tu le reconnaîtrais pourtant?

PANTASILÉE

Oui...

La Reine prend Pantasilée par le bras, la conduit vers le chevet du lit, relève les rideaux et fait signe de regarder.

PANTASILÉE

recule stupéfaite et pleine d'épouvante, avec un cri étouffé.

Dieu!

ORLANDA

après avoir laissé retomber les rideaux.

C'est lui!

A Pantasilée qu'elle pousse dehors.

Va-t'en!

SCÈNE IV

ORLANDA, DANIELO, ENDORMI D'ABORD.

La Reine, immobile de stupeur, se tient debout, au fond, devant la porte.

ORLANDA,
douloureusement.

C'est lui !
Ses bras m'étreignaient, enivrée !
Il disait les chers mots qui font
Que tout le cœur en miel se fond.
Et j'étais adorable, et j'étais adorée...
O délice surnaturel !
Sans fin de son âme à mon âme
C'était un échange de ciel !
Et l'infâme
Qui doit m'assassiner, c'est lui ! Quel rêve affreux !
Pendant mes plaintes de colombe
Il songeait au jour plus heureux
Choisi pour que je tombe
De l'ensommeillement sur son cœur chaleureux,
Au sommeil dans la froide tombe.

Quand vers sa bouche il soulevait
Mon front d'une main qui me charme
Il avait
L'autre prête à saisir l'arme
Sous le chevet,
Et si, l'âme à la lèvre,
Et le regard mourant,
Je défaillais en murmurant
Dans une lente fièvre,
Lui, sur mon sein qui bat, lui, l'amant jeune et beau,
Il marquait d'un baiser la place du couteau!

Et je l'aimais! Rien qu'à sa voix si douce
J'avais une intime secousse
Comme d'être éveillée en songe par un chant!...
Hélas! l'aurais-je cru, qu'il était si méchant!...

Mouvement de Danielo. Elle s'approche du lit. Elle soulève le rideau.

Misérable! Baiser parjure et cœur sans foi!
Mais je me vengerai terriblement — de toi!
Ton sommeil sera long, je crois, sur cette couche,
Mon amant!

Avisant le poignard de Danielo sur la table, près du lit.

Ce poignard que d'un regard farouche
Tu cherchais par instants, — je ne comprenais pas
Pourquoi, — l'affreux poignard qui devait sous ton bras

Faire saigner ce cœur tout plein de ton image,
S'il te frappait ! Ah ! quel dommage !
Vous êtes beau ! Je l'ai dans la main cependant
Et tu dors, imprudent !
J'avais promis mon nom à ton oreille...
Qui sait, sous la lame vermeille,
S'il ne va pas, ce nom, ton charme et ton désir,
Ce nom si tendre,
Te réveiller juste assez pour l'entendre
Et mourir !

DANIELO,

presque en songe.

Héléna ! Je rêvais. Dans l'aube qui se lève
L'étoile du matin, c'était vous ! Mais le rêve
N'était pas aussi doux que la réalité !

ORLANDA

Ah ! folle ! il m'aime ! ah ! oui ! bien folle, en vérité !
Mais je suis tout pour lui ! Sa vie et sa pensée,
C'est moi seule ! — avoir pu croire, femme insensée !
Je devine à présent, très bien. Mes ennemis
Auront calomnié la reine,
Il est jeune, il s'est mis
Du complot, et voilà le devoir qui l'entraîne !
Mais il ne savait pas qu'Héléna c'est la reine.

Avec des rires d'enfant joyeux.

Ah ! dieu ! s'il le savait !

Avec des rires.

Danielo ! mon trésor !
Éveille-toi ! parlons, rions, je suis encor
Tremblante.

DANIELO

Toi !

ORLANDA,

haletante et joyeuse.

Tes mains, tes yeux ! j'ai fait un rêve
Aussi... figure-toi... c'était affreux...

DANIELO

Achève !

ORLANDA

Mais c'est fini. Je ris. Songe donc, j'ai rêvé
Que tu venais à moi, sombre, un poignard levé...

DANIELO

Héléna !

ORLANDA,

reprenant le poignard.

Celui-ci justement.

DANIELO

Quel prodige !

ORLANDA,

lui offrant l'arme.

Prends-le, je n'ai plus peur ; allons, prenez, vous dis-je.

Elle joue avec le poignard, offrant le pommeau, la pointe vers elle, comme dans une attente et avec l'orgueil du défi.

Là, dans l'or, ce sont des reliques d'un grand prix.
Prends donc !

Il prend le poignard, elle attend un peu. Elle a un rire fou. Elle lui saute au cou.

Ah ! je t'adore ! Et vois comme je ris !

DANIELO,

se dégageant doucement.

Quel divin signe, ou quel infernal stratagème
A celle que je hais mêle celle que j'aime ?

Il traverse la scène. Il s'assied en rêvant sur l'escabelle près de la table, où par mégarde il laissera le poignard. Orlanda est restée assise sur les marches du lit, très rieuse.

ORLANDA

Mais voyez ces fous, qui vont justement
Pour m'en faire un bourreau, choisir qui ? mon amant !

Après une petite rêverie, avec une résolution gaie.

Eh bien ! soit ! Ce qu'on veut, je le veux. — L'heure approche
Il l'en faut avertir.

Elle s'est levée. Elle traverse la scène. Elle s'accoude à l'épaule de Danielo. Très doucement.

J'ai bien peur d'un reproche,
Danielo.

Il se retourne.

J'ai menti ce matin, pour avoir
Le charme encore de vous voir.
C'était la date...

DANIELO

Ah ! charmeresse
Maudite !

Il court à la fenêtre, arrache les tentures, pousse la croisée. On voit le jardin plein de soleil. Toute la chambre s'éclaire de la lumière de midi.

Et c'est déjà le plein jour ! le temps presse !
N'espère aucun pardon si tu m'as un instant
Attardé sur le seuil du devoir qui m'attend !

ORLANDA,

à part, souriant.

Il est terrible !

DANIELO,

la prenant dans ses bras.

Non !... Pauvre âme à qui je laisse
Le repentir de ta clémence à ma faiblesse,

Veuve aux longues douleurs, je ne vous maudis pas
Et je t'aime, et je pleure
En dénouant tes bras !
Adieu !

ORLANDA

Dis : à bientôt !

DANIELO,

très expressif.

Adieu ! baisers, délice,
Péchés si purs que Dieu semble en être complice !
Adieu l'enlacement dans le repos ami
Et les langueurs ! Adieu le sein où j'ai dormi !
Et s'il advient que je succombe,
Ton lit d'amour sera le songe de ma tombe.

Il s'éloigne vivement dans le jardin.

ORLANDA,

seule.

Mais c'est très effrayant !

Elle voit le poignard sur la table.

Ah ! — Danielo !

DANIELO

Pourquoi
M'avez-vous rappelé ?

ORLANDA

Pour ce poignard.

Riant.

Sans moi
Tu l'oubliais. Et puis, pour un baiser encore !

Elle l'enlace. Il l'écarte et s'enfuit.

Dès qu'elle est seule, Orlanda va très vite à la porte du fond, très joyeusement.

Chiarina !

SCÈNE V

ORLANDA, CHIARINA, CHŒUR, CORS DE CHASSE.

ORLANDA

Ce manteau ! mon masque, et ta mandore !
Nous allons à la Cour. Relève mes cheveux,
Dis qu'on selle ma haquenée.

Chiarina écarte les tentures, fait un signe puis revient. Orlanda s'enveloppe du manteau.

Je pars tout de suite, je veux
Être à Bologne avant la fin de la journée.

CHIARINA

Sitôt ! Pourquoi ?

ORLANDA

dans un éclat de rire.

Pour être assassinée !

CHŒUR

L'aurore caresse
La cime des bois;
Prends, ô chasseresse,
L'arc et le carquois !
L'aurore caresse
La cime des bois.

FIN DU DEUXIÈME TABLEAU ET DU DEUXIÈME ACTE

ACTE TROISIÈME

PREMIER TABLEAU

Les jardins du Palais à Bologne. Partout des fleurs et des arbustes rares, où se dressent çà et là, dans un désordre apparent, des statues de nymphes et de dieux. La scène est assez vaste, dans un encadrement de portiques qui mettent comme des ouvertures d'allées entre les verdures, A gauche, au second plan, au-dessus de trois marches, le trône préparé pour la Reine, plutôt un trône de Divinité que de Reine, avec des attributs mythologiques. Un trône de Dryade princière. A droite, au premier plan, une statue de Diane qui lance des flèches. Au milieu, un escalier. très vaste, aux nombreuses marches de marbre, monte vers une terrasse praticable, où, à droite et à gauche, sont dressées des estrades pour les musiciens.

De cette terrasse commence, vers le palais tout blanc, que l'on voit un peu de biais, un autre escalier très blanc, praticable aussi, tournant à demi presque dans le lointain.

Des jets d'eau dans des massifs de verdures, mettent des fusées irisées. Une impression de joie et de luxe, de lumière et de fête.

Au lever du rideau, la scène est vide. On entend venir de là haut, du palais, où par instants des groupes apparaissent sur le second escalier, une musique de danse, lointaine, presque éteinte, musique grêle et toute faite d'instruments de bois et à cordes.

Quelques heures se sont passées depuis l'acte précédent.

SCÈNE PREMIÈRE

VIOLA, VIOLETTE, VIOLINE.

Ce sont les trois folles de la Reine. Presque des enfants. Des habits de fantaisie et de rêve, rappelant avec des réminiscences mythologiques, le costume des bouffons royaux. L'habillement de Triboulet et de Momus, compliqué d'un charme féminin, avec des enfantillages. Un peu de Turquerie, aussi, selon la mode du temps. Elles ont des marottes où tintent des grelots.

Au lever du rideau, Viola sort du palais, traverse des groupes de seigneurs et de dames, sautille de marche en marche, descend avec des brusqueries d'oiseau, a l'air de chercher quelqu'un, arrive sur la terrasse et parle en agitant les grelots de sa marotte.

VIOLA (*)

sur la terrasse, penchée, agitant sa marotte et appelant

Violette ?...

VIOLETTE

sur la scène, sort d'entre les arbres de gauche et répond d'un coup de marotte :

Voici !...

VIOLA

se tournant vers la droite.

Violine ?...

VIOLINE

sort d'entre les branches de droite et agite sa marotte.

Voilà !...

(*) Ce trio peut se chanter en duo ; dans ce cas Violette chante également le rôle de Violine.

Violette et Violine, se tenant par la taille et tournant le dos au public, s'avancent vers Viola qui descend l'escalier de la terrasse. Viola vient à elles, les enlace en les faisant se retourner; elles forment un groupe comme de trois touffes de fleurs mêlées.

VIOLA

Le bouquet de rêve
S'achève,
Car j'y joins Viola!

VIOLINE

à droite, déroulant son écharpe dont elle a donné un bout à Viola et tournant autour des deux folles.

Et moi pour que la Reine en veuille être parée,
Je l'enrubanne avec une écharpe dorée!

Elle revient à sa première place. Les deux bouts de l'écharpe se rejoignent, formant comme une faveur autour du bouquet vivant. Et les trois folles éclatent de rire.

VIOLETTE

La fleur qui manquait
Au joli bouquet
Ce n'est pas toi, petite!

VIOLINE

Quelle fleur manquait
Au joli bouquet?

VIOLA

Est-ce le muguet,
Ou la clématite?

VIOLINE

Le volubilis? ou bien la pervenche?

VIOLETTE

Non! ce qui manquait
Au joli bouquet
C'est la rose blanche.

VIOLA

La rose de gloire!

VIOLETTE

La rose de jour!

VIOLINE

La rose Victoire!

VIOLA

La rose Amour!

Où donc fleurit-elle
Cette rose-là?

VIOLETTE

Sur les lèvres de la plus belle,

Vers le palais.

Regarde, Viola!

VIOLA

Violette !

VIOLETTE

Voici !

VIOLA

Violine ?

VIOLINE

Voilà !

Elles disparaissent dans des rires et des sonneries de clochettes.

SCÈNE II

GIORGIO D'AST

Hein ? Qu'est-ce donc ? Ah ! oui ! Les folles de la Reine
Dont le bruit de grelots dans les jardins s'égrène.

Regardant le palais, au fond, d'où viennent des musiques de danse.

Plus folle encore, elle est de retour ! Elle est là,
Et n'entend point venir dans les bruits de gala
L'hôtesse au pâle front qu'elle n'a point priée !
— Une heure ! et moi, le fils de race décriée,
L'aventurier douteux de tant de hasards, moi
Qu'une femme avait pris pour jouet, je suis roi...

Lentement.

Giorgio ! Ce passant, — roi !

Après une rêverie :

Dieu ! comme une pensée,
Faible d'abord, éparse, et cent fois repoussée,
Prend corps, s'acharne, et tient tout notre être envoûté
Quand le rêve devient la possibilité !

Inquiet.

Pourtant, ce meurtre... Là, sous les branches fleuries,
Avec l'air d'une fée au milieu des féeries,
Elle rira, les yeux par la fête enchantés,
Et je serai peut-être assis à ses côtés,
Quand...

Brusque :

Mais ce crime enfin n'est pas le mien ! j'ignore,
Je n'aide pas. C'est un malheur, douteux encore,
Qui la fait choir du trône et me place à son rang.

Avec un frisson :

C'est affreux, sur le sein d'une femme, du sang !

SCÈNE III

GIORJIO D'AST, PUIS LA REINE, CHIARINA, VIOLA.
VIOLETTE, VIOLINE, COURTISANS ET CHOEURS.

Le cortège de la Reine descend cérémoniellement le grand escalier.

GIORGIO D'AST

La voici !

VIOLA, VIOLINE, VIOLETTE,
ensemble, agenouillées devant la reine.

La fleur qui manquait
Au joli bouquet,
Ce n'est pas la pervenche
C'est la sœur du lys ! C'est la rose blanche !
La rose de jour,
La rose de gloire,
La rose victoire,
La rose Amour !

ORLANDA

Ah ! mes folles chéries !
Si nul ne m'aime plus, c'est vous qui m'aimerez !
En attendant, vous aurez
Pour prix de vos cajoleries,
Des musiques fleuries
Et des bonbons ambrés.

LES COURTISANS,
inclinés.

Reine !

VIOLA, VIOLETTE, VIOLINE

La fleur qui manquait,
Au joli bouquet
Ce n'est pas la pervenche,
C'est la rose blanche ;

La rose du jour,
La rose de gloire,
La rose victoire,
La rose Amour !

GIORGIO D'AST

Non ! elle est trop charmante enfin pour qu'elle meure !

D'une voix forte qui fait se taire les instruments de musique sur la terrasse.

Qu'on ferme les portails et les grilles sur l'heure !

ORLANDA

Qui parle ?...

Ironique :

Ah ! c'est vous, mon mari !

GIORGIO D'AST,
bas et vite.

Un danger...

ORLANDA

Il est tard pour en être attendri,
Giorgio d'Ast. — Taisez-vous. En vain je m'étudie
A comprendre quel est dans cette comédie
Votre rôle, mais vous en êtes à coup sûr.
Je sens rôder, tout près, votre vouloir obscur,
Comme on pressent dans l'ombre une mouche qui vole.
Je ne puis pas vous faire épouser une folle.

C'est déjà fait ! Mais vous partirez dès demain,
Pour Sammoggia. Si vous ignorez le chemin
Je vous promets jusqu'à la prison une escorte
Très sûre pour ouvrir et refermer la porte.
Assez d'autres valets, sans vous, me trahiront !

GIORGIO D'AST

Orlanda...

ORLANDA

J'ai parlé.

GIORGIO D'AST

en s'éloignant.

Meurs donc ! — pour cet affront !

Les musiques sonnent vivement. Des danseuses, à qui d'autres danseuses se sont jointes, descendent l'escalier, se placent au milieu du théâtre. C'est un ballet très court, très lent, d'une mythologie surannée et charmante. La Reine est assise sur le trône, un peu vers la gauche, tournant le dos au palais, la main appuyée sur l'épaule de Chiarina qui s'accoude au genou de la Reine et regarde avec inquiétude vers l'escalier là-haut. Les folles et les pages sont groupés sur les marches du trône. Toute la cour, en demi-cercle, entoure la danse, laissant un espace vide entre le trône et l'escalier. Au second plan, à droite, les quatre conspirateurs restent groupés, regardant vers le fond du théâtre. Giorgio d'Ast observe anxieusement la porte du palais.

SCÈNE IV

LES PRÉCÉDENTS, PUIS DANIELO.

Les danses ont à peine duré quelques secondes, quand Danielo, sombre sur le fond des architectures, entr'ouvre le portail, tout à fait en haut, et commence à descendre le plus lointain escalier, tantôt visible, antôt se dérobant derrière un vase de marbre. Giorgio d'Ast et les conspirateurs l'aperçoivent.

GIORGIO D'AST

Ah ! — l'homme !

CHIARINA

à voix basse, en tremblant.

Il vient, madame !...

La Reine fait signe que c'est bien, continue à regarder les danses. Danielo a descendu lentement le haut escalier, il est maintenant sur la terrasse. Les danses et les musiques n'ont pas cessé.

GIORGIO D'AST

Il s'avance !

CHIARINA

Madame,

Il descend l'escalier.

Danielo vient d'apercevoir le trône.

GIORGIO D'AST

Il la voit !

Danielo, derrière les groupes des seigneurs, a tiré son poignard.

CHIARINA

Oh ! la lame
Luit

GIORGIO D'AST

Bien !

CHIARINA

Il est tout proche !

GIORGIO D'AST

Elle est perdue !...

CHIARINA

Il n'a
Plus qu'à lever la main !

En effet, Danielo, montant une marche du trône, lève la main. — La reine, toujours souriante, n'a pas daigné se retourner.

GIORGIO D'AST,
de loin, entre les dents.

Va !

DANIELO,
d'une voix terrible et le poignard levé.

Meurs, impie !

La reine s'est retournée, toujours souriante, presque avec un rire, vers Danielo, qui recule, épouvanté, pendant qu'à son cri les danses et

les musiques s'interrompent, et que les courtisans se jettent vers lui avec de grandes clameurs.

Héléna !

Mais la reine, d'un geste impérieux, a arrêté le mouvement de la cour ; sans aucune apparence d'émotion, pendant que tout le monde recule, elle descend du trône, marche, un peu de moquerie aux lèvres, vers Danielo qui s'écarte à reculons, stupide d'étonnement et d'horreur. Ils traversent ainsi la moitié du théâtre. Il tourne, toujours suivi par Orlanda qui rit ; au premier plan, à gauche, il s'arrête, hébété, laissant tomber son poignard. — Giorgio d'Ast, stupéfait, observe et comprend. Le cardinal est apparu, à gauche, derrière la statue de Diane.

GIORGIO D'AST

Il la connaît ! il l'aime ! Elle échappe !

CESAR SFORZA

Peut-être...

— A moins que cet amour ne m'en fasse le maître.

La Cour veut encore se précipiter sur l'assassin. Mais Orlanda s'y oppose d'un geste, et, doucement gaie, envoie un baiser à Danielo plein d'horreur, tandis que la toile descend très lentement.

FIN DU PREMIER TABLEAU

(La musique ne s'interrompt pas).

DEUXIÈME TABLEAU

Une salle du palais de la Reine; trois grandes portes ouvrent sur les jardins royaux.

SCÈNE PREMIÈRE

ORLANDA, puis CHIARINA

Au lever du rideau, des bruits de pas précipités, des clameurs qui passent, s'éteignent, recommencent, derrière la porte du fond. — L'émotion causée par l'attentat de Danielo n'est pas encore calmée: quand s'ouvre une des trois portes, on voit les jardins royaux pleins de tumulte. La reine est accoudée à la fenêtre. — Une porte à droite s'ouvre et Chiarina entre vivement.

LA REINE

Ah! parle!

CHIARINA

Hélas! c'est vrai, le cardinal,
Pour vous venger, dit-il, en cette sombre affaire,
A fait saisir votre assassin, et le défère,
Le criminel étant d'église, au tribunal
Des Franciscains.

ORLANDA,

haletante, pleine d'épouvante :

Pourquoi fait-on cela?

CHIARINA,

Sans doute
Ils auront deviné l'amour qui vous tient toute;
Et ce César Sforza, qui vous hait...

ORLANDA,
accablée.

Jour fatal !

Giorgio d'Ast vient d'entrer. — Chiarina se retire.

SCÈNE II

ORLANDA, GIORGIO D'AST,

Giorgio d'Ast, pendant la plus grande partie de cette scène, élégant, froid, imperceptiblement ironique.

ORLANDA,
à Giorgio d'Ast.

Vous ! vous ! que voulez-vous ?

GIORGIO D'AST

J'apporte...

ORLANDA

Quelque désastre encor !

GIORGIO D'AST

La liberté
Du prisonnier.

ORLANDA

Mensonge! ou piège.

GIORGIO D'AST,

déroulant un parchemin qu'il tiendra un instant à la main.

En vérité,
C'est un blanc-seing du Pape. Oui. Qu'a rempli lui-même
Le cardinal. Voyez la tiare suprême
Et les clés.

ORLANDA

Quoi! vraiment? vous avez obtenu
Cela, vous?

GIORGIO D'AST

Orlanda! vous m'avez méconnu.

ORLANDA

Oui. Je le crois. Donnez ce papier. Joie immense!
Donnez.

GIORGIO D'AST

César Sforza ne met à sa clémence
Qu'une condition.

ORLANDA

Laquelle ?

GIORGIO D'AST

Remarquez
Que lui seul et non moi...

ORLANDA

Bien. Laquelle ?

GIORGIO D'AST

Abdiquez !

ORLANDA

Que j'abdique !

GIORGIO D'AST

en mettant un autre parchemin sur la table, où il le laissera.

Voici l'acte, au bas de la page
Signez. Vous aurez l'ordre.

ORLANDA

Ainsi, pas davantage ?
Abdiquer ? . . . .
. . . .
. . . .

ORLANDA

en regardant fixement son mari.

Mais, enfin, qu'as-tu donc, si j'abdique,
A gagner ? Je comprends leur sombre politique.
Je ne vois pas ton but ; que peut te faire à toi
Que ce royaume au lieu d'une reine ait un roi ?

Il se tourne vers elle orgueilleusement.

Toi ! régner à ma place ?

GIORGIO D'AST

Oui.

ORLANDA

Rêve !

GIORGIO D'AST

Certitude.

ORLANDA

Je n'attendais pas tant de son ingratitude !

GIORGIO D'AST

Ingrat ? Le chien qui mord, quand on le bat, l'est-il ?

ORLANDA

Toi que j'ai pris obscur !

GIORGIO D'AST

Et que tu fis plus vil.

ORLANDA

Qui partageas mon lit !

GIORGIO D'AST

Sans partager ton trône.

ORLANDA

A qui j'ai tout donné !

GIORGIO D'AST

Comme une altière aumône.

ORLANDA

Tout l'or ! Tous les orgueils !

GIORGIO D'AST

Tous les abaissements.

ORLANDA

Toi que j'aimais jadis !

GIORGIO D'AST

Autant que tes amants ?
Allons, signez.

ORLANDA

Jamais ! Pour que tu sois mon maître ?
Jamais, tu m'entends bien ? Jamais ! Jamais !

GIORGIO D'AST

Peut-être.

. . . .

. . . .

Il reprend l'Acte qui sauve Danielo.

Donc, il mourra.

ORLANDA

Grand Dieu !

Un silence. Orlanda sanglote, torturée.

GIORGIO D'AST,

froidement.

Oui. Ce soir.

Un silence encore.

Ce soir même.

ORLANDA,

après une lutte terrible avec soi-même.

Ah ! comme ils savent bien à quel excès je l'aime,
Les bourreaux !

Courant vers la table.

C'est bien là l'acte ? Tiens, j'ai signé.
Oui, signé, vois. L'ordre à présent. Et sois damné !

Ils ont fait l'échange. Orlanda appelle vers la gauche.

Chiarina, viens !

Entre Chiarina ; pendant qu'Orlanda lui parle á voix basse

GIORGIO D'AST

Enfin!... Roi

Il considère Orlanda ; il dit, en une pensée inquiète, presque attendrie :

Ma fortune élève
Sa réelle grandeur sur les débris d'un rêve...

Avec dédain encore :

Soit, régnons.

Il va vers la porte du milieu. Il sort, il la laisse ouverte. On voit au loin aller et venir, dans les jardins, les courtisans ; les conspirateurs forment un groupe auquel Giorgio d'Ast se mêle : ils le salueront obséquieusement.

SCÈNE VI

ORLANDA, PUIS LES TROIS FOLLES.

Après le départ de Chiarina, Orlanda a eu un instant de joie d'avoir sauvé Danielo. Puis elle a pensé à la tristesse de sa déchéance. Elle redescend ; elle se soutient à peine, elle se laisse tomber sur les coussins.

ORLANDA

Je ne suis qu'une femme à présent,
Avec le souvenir cuisant
Des fêtes de jadis et des gloire brisées.

Les gens qui passeront demain sous les croisées
De la sombre demeure où je m'exilerai,
En me voyant pareille au rayon dédoré
Qui dans le pâle oubli du crépuscule traîne,
Se diront : « Qui croirait pourtant qu'elle était reine? »

Dans les jardins, des rires, des saluts, autour de Giorgio d'Ast.

On rit déjà, — de mon désastre ! Mais pourquoi
Tout le monde est-il donc si méchant avec moi ?

Elle pleure. Les trois folles entrent. Orlanda se tourne vers elles

Tout le monde ? non pas ! Venez là, mes chéries,
Vous m'aimiez.

Elle les embrasse.

Votre rire et vos espiègleries
Amusaient les soucis de mon cœur allégé...
Vous ne guérirez pas la tristesse que j'ai.

Elle s'assied dans la grande chaise, à gauche. Les folles, attendries, l'entourent. A Viola :

Tu sais ? Je ne suis plus reine. C'est la nouvelle.
Nous n'irons plus, nous quatre, en folle ribambelle,
Par les jardins. Mon Dieu, comme nous avons ri !
Et nous pleurons. Un soir, dans le buisson fleuri,
Nous trouvâmes un nid léger de tourterelles ;
Pour savoir qui l'aurait ce furent des querelles,
Et les oiseaux ont fui vers le ciel étoilé !
Plus vite encore tout mon bonheur s'en est allé.

Les folles se détournent en pleurant.

Ne vous éloignez pas, enfants ! Cette couronne
Que tant de colère environne,
Je veux que ce soit vous qui l'ôtiez de mon front.

Elles lui ont ôté la couronne. Elle la leur prend des mains, elle la regarde.

Pour un homme, elle est bien trop petite et trop frêle.
Hélas ! Qu'elle est jolie ! Elle me faisait belle.

Elle baise la couronne.

Je l'aimais tant !...

En ce moment des voix point trop lointaines entrent par la fenêtre.

LES VOIX

Vers l'inconnu qui nous invite
On ne sait où,
Est-ce le vent qui va plus vite
Ou l'oiseau fou ?

ORLANDA

Écoutez ! Qu'est-ce donc qu'en entend ?

LES VOIX

Plus vite que la brise folle
Et l'oiseau fou,
C'est notre rêve qui s'envole
On ne sait où !

VIOLETTE

Ce sont des zingari qui passent en chantant
Dans les haillons de leur misère ensoleillée !

ORLANDA,

se levant.

Fais-leur signe !

Violette obéit.

Je veux, perle à perle effeuillée,
Leur donner ma couronne, à ces bohémiens...

Elle reste à la même place, à demi tournée vers la fenêtre.

Tenez, dans vos hasards moins tristes que les miens,
Puissiez-vous, sans savoir même qui vous l'envoie,
A mon bonheur perdu devoir un peu de joie.

Elle brise et jette une à une par la fenêtre, en parlant, les étoiles-fleurs du diadème.

Prenez ! Prenez ! Voici mon renom triomphant, —
Et mon orgueil de reine — et mes rires d'enfant, —
Les musiques, — les vers dont notre âme est charmée,
Et le ravissement d'aimer et d'être aimée, —
Tous les songes, — tous les espoirs, toutes les fleurs !

La couronne est sans joyaux. La reine la regarde et sanglote.

Et maintenant, partez. Je n'ai plus que des pleurs.

LES VOIX,
qui s'éloignent

Plus vite que la brise folle
Et l'oiseau fou
C'est notre rêve qui s'envole
On ne sait où.

Elle s'abandonne, comme évanouie, dans les bras caressants des folles. — On voit s'avancer, de la porte de droite, au fond, le Cardinal que suivent la mère Agramante et des nonnes, et le Promoteur de la Justice des Franciscains. — Le Cardinal désigne la reine.

La toile descend lentement.

FIN DU TROISIÈME ACTE ET DU DEUXIÈME TABLEAU

ACTE QUATRIÈME

Au couvent des Clarisses. — Décor du second acte, mais plus morne. Le cloître est devenu prison. — Toutes les portes sont closes. — Au lieu du grand vitrail colorié, une énorme grille ferme la baie du fond, et devant la grille, pendent de lourdes tentures. — Plus petite, une autre grille défend, en haut de l'escalier, l'entrée de la galerie. — A gauche, au premier plan, une grande croix de bois noir penche du mur vers un prie-Dieu.

Plusieurs mois se sont passés depuis l'acte précédent.

La nuit se fera peu à peu vers le milieu de la scène troisième.

SCÈNE PREMIÈRE

MÈRE AGRAMANTE, LES CLARISSES, LE PROMOTEUR DE LA JUSTICE DES FRANCISCAINS, DEUX MASSIERS DU SAINT-OFFICE, PUIS ORLANDA, VIOLA, VIOLETTE, VIOLINE.

Au lever du rideau, le Promoteur se tient debout sur la galerie, entre les deux massiers. Les Clarisses sont groupées à gauche, sur le devant du théâtre, dans une attitude de tristesse et d'attente. Une religieuse, vieille, se tient debout près de la petite porte à droite, au premier plan.

Pendant tout le commencement de la scène, on entendra l'orgue de la chapelle invisible, très loin.

Mère Agramante, la main sur la porte de fer, qui, maintenant, clôt la galerie, semble attendre les ordres du Promoteur. Celui-ci incline la tête. Alors Mère Agramante, la porte poussée et quelques marches descendues, fait un signe à la vieille religieuse qui se tient debout à droite. Celle-ci sort et rentrera avec Orlanda et les trois folles. Agramante s'agenouille en prière devant la statue de sainte Claire.

Orlanda, très pâlie, en robe de bure blanche, dont les manches sont comme de grandes ailes ployées, marche lentement, languissamment, presque portée par les trois folles, désolées, en habit sombre ; elles on pourtant gardé quelques bijoux.

Orlanda, sans rien voir d'abord, se laisse tomber sur le banc sculpté. à côté de la table de pierre. Les folles s'agenouillent autour d'elle. Toutes les Clarisses, tendrement apitoyées, considèrent Orlanda.

Elle lève à demi la tête... Elle voit les Clarisses, elle reconnaît la salle du cloître, où, naguère, elle était si heureuse, si amoureuse aussi ; elle sourit, sourire douloureux, sourire pourtant ; elle dit comme un écho de sa propre voix ancienne :

« Des étoiles du ciel et des fleurs du pourpris
J'avais fait un bouquet de lumière et de neige... »

Mais les massiers font tomber leurs masses de fer, dont toute la salle sonne. Orlanda a vu le Promoteur, étouffe un cri, cache, à la table de pierre, sa tête entre ses mains. L'orgue se tait un instant.

LE PROMOTEUR,

lisant.

« Le Très Saint Tribunal où Dieu met ses clartés,
» Tous les témoins ouïs, tous les clercs consultés
» Touchant les faits douteux ou sur la peine due,
» Et l'accusée en ses réponses entendue,
» Dit et veut qu'Orlanda, qui prêta son appui

» Au docteur Luther, soit mise à mort aujourd'hui
» Dans le préau de la Justice abbatiale;
» Mais lui daigne octroyer par faveur spéciale,
» Aux prières du Roi s'étant laissé toucher,
» De périr sous la hache et non sur le bûcher;
» Et plaise à Dieu qui sauve encore qu'il châtie
» De départir sa grâce à l'âme repentie! »

Parmi l'émotion des Clarisses et la prière redoublée de Mère Agramante, le Promoteur sort avec les deux massiers, vers la chapelle invisible. Orlanda sanglote entre ses folles agenouillées. L'orgue, au loin, se plaint.

SOEUR FRANCESCA *A* (*)

Hélas!

UNE NONNE

Jadis si gaie!

UNE AUTRE

Et maintenant en pleurs!

UNE TOUTE JEUNE NOVICE

Nous lui ferons avec des cierges et des fleurs
Un moins sombre chemin vers la nuit éternelle...

SOEUR FRANCESCA

Si j'osais lui parler?...

Elle fait un pas vers la reine. Mais la Mère Agramante l'arrête, sévèrement.

(*) *Coupure théâtrale.* — Passer de *A* à *B*, page suivante.

MÈRE AGRAMANTE

Allez prier pour elle.

Sur cet ordre, les nonnes baissent la tête, et montent processionnellement l'escalier, tournent sur la galerie, disparaissent dans l'éloignement. — L'orgue se tait. — Orlanda est seule avec ses trois folles.

Elle pleure. Les trois folles voient entrer Chiarina par la grande porte à gauche. Elles vont à elle, lui parlent bas. Chiarina fait signe que oui.

SCÈNE II

LES MÊMES, CHIARINA *B* (*)

CHIARINA,
près de la reine.

Il viendra.

ORLANDA,
embrassant Chiarina dans une folie de joie.

Tu l'as dit ! Tu ne l'as pas nommé,
Mais c'est bien lui qui doit venir ? Mon bien-aimé !
Répète qu'il viendra. Je veux encor entendre
Ce mot ! Tu ne vas pas t'excuser, te reprendre,
Ou dire que je t'ai mal comprise ?

CHIARINA

Il me suit.

ORLANDA

Ce n'est pas vrai, la mort et l'éternelle nuit !
Je vais le voir enfin !

CHIARINA

Pour plus de deuil peut-être.
Il prononça ses vœux; et de son cœur de prêtre
La tendresse humaine a fui sans retour.
Ce n'est pas l'amour
C'est le pardon suprême
Qu'il vous apporte...

ORLANDA

Il m'aime,
S'il vient! Et puis, qu'il m'aime ou non,
N'importe,
Je le verrai! — Ah! derrière la porte
C'est son pas! — C'est lui! — Ciel trop bon!

Chiarina s'est retirée avec les folles.

SCÈNE III

ORLANDA, DANIELO

ORLANDA

Danielo!

DANIELO,

sévère, avec un mouvement qui s'oppose.

Je croyais, en ce lieu de détresse,
Trouver la pénitente et non la pécheresse,
Et que de votre esprit repentant du passé
Seul, le nom du Seigneur n'était pas effacé.

ORLANDA

Mais je n'ai que ton nom au cœur et sur la lèvre,
Et chaque battement de ce cœur dans la fièvre
En est une syllabe !

Il se détourne vers la porte.

Oh ! ne me quitte pas !
Je vais mourir — par toi ! car si j'étais restée
Souveraine, ma vie eût été respectée...
Et toi, tous mes malheurs,
Tu t'en vas quand je meurs !

DANIELO,
près de sortir.

Un devoir m'amenait, — et ceci m'en délie.

ORLANDA

— Non ! J'en conviens, il faut qu'on me réconcilie
Avec Dieu. Votre nom, je l'ignore. Mes yeux
Ne vous virent jamais. Et tout est pour le mieux...
Pourvu que vous restiez ! — et que je sois absoute.

Danielo redescend. Il est debout sous la grande croix et montre le prie-Dieu d'un geste grave.

DANIELO

A genoux. Là. Que Dieu vous entende ! J'écoute.

Orlanda s'agenouille sur le prie-Dieu, récite une petite prière à voix basse.

ORLANDA

Je ne me souviens pas de beaucoup de péchés.
Les crimes que des gens méchants m'ont reprochés
Pour l'amour de médire ou bien par politique
Ne sont pas vrais. Jamais je ne fus hérétique !
Oh ! j'avais des défauts. Qui donc n'a pas les siens ?
Je m'oubliais aux chants de mes musiciens,
Même en d'autres plaisirs. Il n'est rien que j'omette !
Enfin, folle, — du temps qu'on m'appelait Fiammette.
Mais le ciel, aux gaîtés des enfants attendri,
Voudra-t-il me punir, parce que j'ai souri ?

DANIELO

Pour compléter un aveu dérisoire
Faudra-t-il que le juge ait meilleure mémoire ?

Lentement.

Deux enfants, au bord du chemin,
S'étaient endormis. Pauvres hères,
Ils avaient, la main dans la main,
La seule douceur d'être frères.
Mais vous passiez joyeusement !

ORLANDA

Moi ?

DANIELO

Cela vous parut charmant
D'aimer un de ces misérables...

ORLANDA

Moi ?

DANIELO

Puis dans votre lit damné
Un soir de langueurs adorables
Lui, l'enfant souriant,

En un sanglot contenu :

tu l'as assassiné.

ORLANDA

Ce n'est pas vrai ! Mensonge infâme !
Quel jeune homme ? Quand ? En quel lieu ?
Je ne sais rien de tout cela.

DANIELO

Grand Dieu !
Si pour me décider à tuer cette femme
Le cardinal m'avait menti ?

Plein d'épouvante.

L'horrible trame !

Brusquement, et saisissant la main d'Orlanda.

Regarde-moi. Si peu que ton âme valût,
Pour en risquer, au bord du tombeau, le salut,
Tu n'oserais pas, femme, être assez téméraire ?

La conduisant impétueusement sous la croix.

Jure que tu n'as pas assassiné mon frère !

ORLANDA

Son frère!

Ardemment, et se jetant à genoux sous le crucifix.

Ah! par celui qui souffrit et saigna
Sur le divin gibet, je le jure!

Danielo se jette vers elle, la relève, l'enlace dans une folie d'amour, de joie et d'horreur.

DANIELO

Héléna!
Je t'adore. Pardon. O ma vie, ô mon âme!
Pardonne-moi. J'étais affreux. J'étais infâme.
Je t'ai fait tant de mal! Moment horrible et doux!
Ah! je t'aime, et je pleure en baisant tes genoux.

ORLANDA,

extasiée.

Tu m'aimes! Tu le dis? Je t'entends me le dire! *A* (*)
Ah! que le Ciel paraît bon après le martyre!
Tu m'aimes? Le bonheur a donc de ces retours?
Dis que tu m'aimes, dis que tu m'aimes, — toujours!
Et vois comme en mes yeux ce seul mot plein de charmes.
Au lieu des pleurs amers, a mis d'heureuses larmes!

DANIELO

Non, je fus trop cruel pour qu'elle m'aime ainsi!
Tant de douleurs, pauvre ange, et de sanglots!

(*) *Coupure théâtrale.* — Passer de *A* à *B*, page suivante.

ORLANDA

Merci !
Oh ! ce César Sforza dont l'infernale haine...

ORLANDA

Ne pensons qu'à nous seuls ! J'ai l'âme plus sereine
Que celle d'un enfant qui rit ! Et je n'en veux
A personne quand j'ai ton front dans mes cheveux.

Vers le banc à droite.

Viens ! C'est l'horreur des nuits qui fait bénir l'aurore,
Tant de chagrins passés, c'est plus de joie encore.
Viens ! Te rappelles-tu notre maison des bois?

Ils sont assis, mi-étendus.

Penche ta tête, ainsi, plus près, comme autrefois, *B* (*)
Quand nous nous endormions enfin dans les silences
De tes ravissements et de mes nonchalances.
Mais, n'est-ce pas, cher cœur par l'exil éprouvé,
Qu'il est plus doux, l'Éden du baiser retrouvé?

DANIELO

Tout ce qui n'est pas toi ne vaut pas qu'on l'obtienne.
Il n'est d'autre bonheur que ta bouche !

ORLANDA

Et la tienne !

DANIELO

Le reste glisse et fait comme le vent sur l'eau.
M'aimes-tu?

ORLANDA

Si je t'aime!

DANIELO

Héléna...

ORLANDA

Danielo...

Ils sont comme endormis dans les délices de leur embrassement. Un long, très long silence. La nuit est tout à fait venue. Très au loin une cloche sonne et l'orgue pleure; et, très faibles, s'élèvent les voix des religieuses, au loin, dans la chapelle. Si l'on entend les voix, on ne distingue pas les paroles. C'est comme un chœur funèbre, à bouche fermée.

ORLANDA,

en sursaut.

Oh! — La mort!

DANIELO

J'oubliais! C'est le réveil horrible!

ORLANDA

Je ne veux pas mourir! Mourir, c'était possible
Quand tu ne m'aimais pas. C'était comme un espoir
De rêver dans la nuit au jour de te revoir!

Mais, à présent, j'ai ton amour, tu m'as tenue
Sur ton cœur. La mort, c'est la hideuse inconnue,
La jalouse, qui veut m'arracher de tes bras.
Elle vient pour me prendre! Oh! tu l'empêcheras?

DANIELO

Je ne puis rien! Ils vont la tuer! Là. C'est l'heure.
Et tout ce que je peux, je le fais, quand je pleure!

ORLANDA

Plus rien! Oui, c'est fini. Si nous avions rêvé?
Si l'effrayant moment n'était pas arrivé?

Ni chants, ni orgue. Mais la cloche sonne, lugubre, toute seule dans tout le silence.

Ah! le glas tinte encor!

L'hymne et l'orgue recommencent de gémir.

Mon Dieu! les voix funèbres
Se rapprochent. J'ai peur! Du sang, puis les ténèbres,
Toujours, après un cri que je n'entendrai pas!
Sauve-moi! Je veux vivre encor! J'entends leurs pas.
Ils me feront du mal. Je serai morte et blême.
Enfin on doit sauver une femme qu'on aime!
Sauve-moi!

DANIELO

Dieu cruel!

ORLANDA

Je te dis que j'ai peur!
Trouve un moyen!

DANIELO

Lequel?

ORLANDA

Tiens, touche, une sueur
Froide me baigne!

DANIELO

Enfer!

ORLANDA

On pourrait fuir peut-être!
L'autre mois, une femme a fui par la fenêtre,
Au moyen d'une corde à nœuds qu'on déroula.

Dans la chimère d'une fuite possible, Danielo regarde autour de lui.

DANIELO

Ah! si l'on pouvait fuir!

Il va vers la grille, en secoue les barreaux, suivi par Orlanda anxieuse.

Il soulève, un peu, la tenture... il se détourne avec horreur et se met devant Orlanda, les bras grands ouverts.

Ne regarde pas là!

Mais Orlanda réussit à passer devant lui et regarde. Elle recule avec un cri grêle d'enfant que l'on torture, et se réfugie dans les bras de Danielo.

En même temps, quelques Clarisses se montrent sur la galerie, des-

cendent l'escalier processionnellement. Entrent par la gauche, César Sforza, Jean Cesano, Jean Vasari, d'autres courtisans et des gardes royaux. Les trois folles et Chiarina rejoignent la reine.

DANIELO,

apercevant le cardinal.

Lui!

SCÈNE IV

LES MÊMES, CÉSAR SFORZA, LES COURTISANS, LES GARDES, MÈRE AGRAMANTE, LES CLARISSES, CHIARINA, LES TROIS FOLLES; LE PROMOTEUR DE LA JUSTICE DES FRANCISCAINS ET DEUX MASSIERS SONT ALLÉS SE PLACER DEVANT LA GRILLE; L'ORGUE SE TAIT.

ORLANDA,

se jetant à genoux.

Grâce, monseigneur! Je ne suis plus la reine!
A quoi vous sert ma mort? Faut-il prendre la peine
D'achever les vaincus quand on est triomphant?
Faites grâce! Je suis une femme, une enfant,
Et je n'ai pas assez de sang pour le supplice...

CÉSAR SFORZA

Il faut, selon l'arrêt, que ton sort s'accomplisse!

Le promoteur et les massiers ont ouvert la grille.

Et que le ciel absolve où l'homme a châtié!

La terrasse apparaît toute, mais très noire, sans rien de nettement visible, sous un ciel de nuages sombres et bas qui se précipitent. A peine aperçoit-on, assez loin, une chose peu haute et pâle, entre des torches rougeâtres plantées dans le sol comme des arbres qui brûleraient. Seulement, entre les tentures levées, tout à fait devant, à gauche, il y a un petit autel-reposoir, où, selon le cérémonial du Saint-Office franciscain, la hache d'argent est couchée sous les bras qui bénissent de l'image de saint François d'Assise. — Un frère mineur est prosterné à droite de l'autel. C'est l'exécuteur. Peu à peu, les nuages s'écarteront, la terrasse s'éclairera de lumière nocturne.

DANIELO

Monseigneur! Vous auriez bien fait d'avoir pitié!

Il a saisi la hache d'argent, posée sur le petit autel, et s'est jeté sur le cardinal qu'il frappe au front.

Un grand cri de toutes parts. Les trois folles et Chiarina se précipitent vers la reine évanouie, tandis que les courtisans et les gardes, les armes levées, se jettent sur Danielo.

Mais César Sforza n'est pas tombé. Sa blessure semble légère. Une ligne rouge lui coule du front, entre les yeux. — La terrasse, déjà, n'est presque plus obscure.

CÉSAR SFORZA

Arrêtez, — tous!

On obéit. — Aux massiers :

Liez cet homme et cette femme.
Ils s'aiment? C'est le jour de leur épithalame!
Et je veux vivre assez pour voir à mon signal
L'hymen de leurs deux fronts au billot nuptial.

L'exécuteur, qui a ramassé la hache, se dirige vers le fond de la terrasse.

ORLANDA

Pour la première fois, sois béni!

Avec une joie passionnée.

A (*) C'est ensemble
Que nous mourrons! N'allez pas croire que je tremble
Parce que notre sang coulera sur l'autel
Qui du bonheur d'un jour fait un rêve immortel!

DANIELO

Héléna!

ORLANDA,

dans les bras de Danielo, en lui montrant les folles et Chiarina.

Laisse-les pleurer notre infortune!
C'est encor le sommeil à deux, la mort commune.
Je n'ai plus peur de l'ombre où je vais avec lui!
— Dans un dernier regard, le dernier d'aujourd'hui,
Car nous nous reverrons, demain, dans la lumière,
Donne toute ton âme et prends mon âme entière,
Et mêlons-les si bien que l'ange radieux
S'imagine emporter une seule âme aux cieux! *B* (*)

Sous le ciel tout d'azur, la terrasse est devenue magnifiquement lumineuse de lune et d'étoiles. L'allée de lauriers-roses apparaît jonchée de fleurs, vers le billot blanc, au fond, et voici qu'entre les lauriers-roses, un peu en avant des arbustes espacés, les jeunes Clarisses, postulantes et novices, viennent s'agenouiller en jetant des fleurs et en levant des cierges dans la clarté plus éblouissante. La lune s'étend jusque dans la sombre salle. Et l'orgue invisible pleure un chant très pur, très clair, angélique.

Cependant César Sforza a ordonné le supplice. L'exécuteur, la hache levée, se tient près du billot; et, s'enlaçant, Orlanda et Danielo entrent sur la terrasse lumineuse:

(*) *Coupure théâtrale.* — Passer de *A* à *B*.

ORLANDA

Viens!

Ils marchent, enlacés, vers le billot blanc, dans l'allée de lauriers-roses et de cierges. Les voici à la place même où, par une nuit pareille, elle lui donna le premier baiser.

DANIELO,
vers l'exécuteur.

Toi! si tu suffis à cette double tâche,
Frappe les deux amants ravis! Et que la hache
Vers le chevet pâle où nos fronts vont se poser
Tombe sans désunir notre infini baiser!

Comme elle fit autrefois de son blanc voile diaphane, Orlanda enveloppe Danielo de sa large manche de bure blanche... Voilés, ils s'unissent dans une caresse suprême.

FIN DU QUATRIÈME ACTE ET DU DERNIER TABLEAU

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 1086-1-04. — (Encre Lorilleux)